

# RENAISSANCE

NOËL 1941



L'illustration

LES ROIS MAGES

(Cathédrale de Sens)

4° P 1181 Res

OFLAG VIII G



don C. Guesst

NUMERO SPECIAL

N<sup>o</sup> 5

# RENAITRE

DECEMBRE  
1941

REVUE MENSUELLE DE L'OFLAG VIII G

Un pays battu, s'il sait s'unir, est  
un pays qui renaît. Vive la France!

PHILIPPE FETAÏN

DIRECTEUR FONDATEUR : L<sup>e</sup> RENÉ LAURENT RESPONSABLE DE LA REDACTION  
ET SON EQUIPE

C<sup>m</sup> DURIEZ-MAURY, L<sup>e</sup> DEFOMMERSVAULT, L<sup>e</sup> PINGET, L<sup>e</sup> D'HERBECOURT,  
L<sup>e</sup> BENOIT, L<sup>e</sup> DOUCE, L<sup>e</sup> HOUDAYER, L<sup>e</sup> JAOUEN, SL<sup>e</sup> DEUDON  
SL<sup>e</sup> LERMUSIAUX, SL<sup>e</sup> MERIC

## SOMMAIRE

MESSAGE DE NOEL (24 décembre 1940)	LE MARECHAL PETAIN	ps 2
— PORTRAIT DU MARECHAL	HORS TEXTE	
— COMMENT NOUS L'AVONS FAIT	RENAITRE	
— APPEL DE JEAN BOROTRA		
— LETTRE DU CHANOINE POLIMANN		
— INTERVIEW DE CHARLES DULLIN		
— CORRESPONDANCE	L <sup>e</sup> D'HERBECOURT	ps 3
— LATAPISSERIE DE S <sup>te</sup> GENEVIEVE ET DE S <sup>te</sup> JEANNE D'ARC	PEGUY	" 8
— S <sup>te</sup> GENEVIEVE PROTEGEANT PARIS	HORS TEXTE	
— SOLILOQUE DE MAITRE ANGOULEVENT	S. L <sup>e</sup> MOUSEL	" 9
— DESSIN DE PINGET	HORS TEXTE	
— LES NATIVITES DANS L'ART FRANÇAIS	S L <sup>e</sup> ANGER	" 13
— NOEL PROVENÇAL	L <sup>e</sup> DOUCE	" 16
— NOEL CORSE	L <sup>e</sup> ALFONSI	" 19
— NOEL AUX CONFINS DE L'EMPIRE	C <sup>m</sup> DURAND GASSELIN	" 22
— NOEL CANADIEN	L <sup>e</sup> DE FOMMERSVAULT	" 27
— DESSIN DE PENSÉE	HORS TEXTE	
— NOEL CHEZ LES CHIFFONNIERS	C <sup>m</sup> DURIEZ MAURY	" 29
— LITURGIE DE NOEL	L <sup>e</sup> THEYRON	" 32
— NOEL AU CAMP SPECTACLES DE LA SEMAINE	L <sup>e</sup> BENOIT	" 36
— FLEURS	HORS TEXTE	

DON  
57 02826



Mes chers amis,

Il n'est pas encore minuit. Mais déjà beaucoup d'entre vous veillent, comme ils veillaient au cours des années heureuses.

Je viens leur tenir compagnie.

Pour la plupart d'entre vous, ce Noël sera triste. Dans bien des foyers, des places resteront vides, des places d'êtres chers. Beaucoup ne reviendront plus, qui s'asseyaient joyeux l'année dernière, permissionnaires de dix jours, autour de la table de famille.

Que notre première pensée soit pour eux. Ils ont sauvé l'honneur.

D'autres attendent, loin de vous, prisonniers sur la terre étrangère.

Peut-être entendront-ils ce soir la messe dans leur camp. Peut-être déplieront-ils avec amour le beau colis que vous leur avez envoyé. Jamais dans leur exil et dans leur solitude ils n'ont été plus près de vous.

Je pense aussi ce soir à tous ceux qui souffrent, à ceux qui ne mettront dans leur cheminée ni bûche ni charbon, à ceux qui ont entendu jadis parler de réveil-lon et qui ne savent pas ce qu'ils mangeront demain, aux enfants qui ne trouveront pas de jouet dans leur soulier, aux réfugiés qui n'entendront plus cette année la cloche de leur village.

Je pense aux pauvres, à tous les pauvres, à ceux des asiles de nuit et des soupes populaires, aux chômeurs, à tous les malheureux que l'Entr'aide d'hiver n'a pu secourir encore, à ceux qui se raidissent, à ceux qui s'abandonnent.

Mes enfants, Noël, ne l'oubliez pas, c'est la nuit de l'espérance. C'est la fête de la Nativité.

Une France nouvelle est née. Cette France, ce sont vos épreuves, vos remords, vos sacrifices qui l'ont faite. Comme vous saurez la faire belle dorénavant !

Mes amis, ayez confiance. Reprenons courage. Faites ce soir le serment de participer de toutes vos forces à cette grande renaissance, pour que vos enfants connaissent à nouveau des Noëls dans la joie.

Serrez-vous ce soir autour de moi pour que cette France, une France neuve et saine, grandisse et se fortifie.

Bientôt vous verrez luire l'étoile qui guidera votre destin.

Bon Noël, mes enfants, et vive la France !

24 décembre 1940.

*J.P. Pétain*





REPRODUCTION INTERDITE V

« Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal »



# comment nous l'avons fait

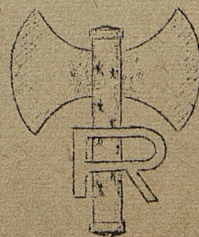


équipe de "Renaître" vous présente son premier numéro spécial. Il a été conçu pour vous laisser, de ce second Noël en captivité, un souvenir grâce auquel vous pourrez, plus tard, beaucoup plus tard, évoquer ce qu'auront été dans leur matérialité comme dans leur esprit les manifestations de cette semaine. Pouvions-nous choisir meilleur temps pour déployer nos efforts que celui de Noël ? Pour tous, chrétiens et non chrétiens, Noël demeure après vingt siècles la commémoration de l'immense espérance suscitée et de la confiance provoquée par la naissance de l'Enfant-Dieu. Nous avons voulu, en composant ce numéro, affirmer notre espérance dans la résurrection de notre patrie, et témoigner de notre confiance dans le sauveur qu'il a plu à la Providence de nous envoyer. Noël, c'est la fête de la Nativité. Le chemin fut long, dur, non sans joies cependant, jusqu'à la Résurrection. Nous savons que celui que nous avons à parcourir sera, lui aussi, pénible et hérissé de difficultés : il comportera sûrement des étapes reconfortantes, il en comporte déjà.

C'est en témoignage de notre affectueuse admiration et de notre entier dévouement que nous avons placé en tête de cette Revue les vœux que le Maréchal adressa aux familles françaises, l'an dernier, au soir de Noël. Cette année, dira-t-il autre chose ? Oui et Non. Non, parce que les angoisses qui l'étreignaient l'an dernier ne l'ont guère abandonné ; non encore, parce que les exhortations qu'il adressait demeurent valables et parce que le serment qu'il nous demandait à tous de prêter, il nous demandera de le renouveler. Oui, parce que les perspectives qu'il envisageait d'une "France neuve et saine" se dessinent chaque jour davantage sous sa direction énergique et souveraine.

L'équipe de "Renaître" a travaillé de toute son âme, mais si ce numéro réalise les espérances que nous avions placées en lui, c'est parce que nous avons eu la bonne fortune de nous adjoindre des collaborations exceptionnelles, inattendues dans un journal de prisonniers : nous exprimons notre vive gratitude aux éminentes personnalités qui ont bien voulu répondre avec un si touchant empressement à l'appel que nous leur avons adressé.

Quant aux gravures, elles ont été réalisées grâce à l'aide généreuse de "L'ILLUSTRATION" que nous remercions chaleureusement dans la personne de son directeur, M. Louis Baschet, grâce aussi à celle du père de l'un de nous auquel nous exprimons toute notre reconnaissance.

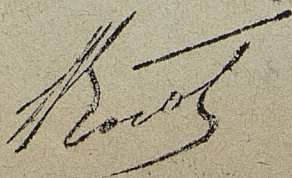




# Appel de Jean Borotra

Je suis très touché que vous me demandiez ma collaboration et vous en remercie. En ce jour de Noël 1941 nous sommes de coeur avec vous tous, unis par l'espoir de votre retour aussi prochain que possible. Je vous félicite d'avoir créé un journal et de lui avoir donné pour titre une devise qui résume celle du Commissariat Général. Préparez-vous de toutes vos forces au rôle d'élite que vous aurez à tenir à votre retour. Je travaille à rétablir dans l'Enseignement une conception rajeunie de l'éducation : former des hommes complets aussi capables d'action que de pensée. Futurs instituteurs, maîtres volontaires de l'enseignement secondaire suivent des stages dans nos Centres. Nous aménageons des terrains de sport, organisons le contrôle médical.

Nous voulons que le sport ait valeur éducative : nous travaillons à répandre athlétisme et natation, sports de base, et réprimons les excès du professionnalisme. Au début d'une tâche immense, à laquelle vous vous associez déjà dans vos camps, je compte sur vous pour m'aider à la mener à bien : il n'y aura rénovation accomplie que lorsque vous serez à nos côtés.





# Lettre du P. Chanoine Polimann

Prisonnier de l'ancienne guerre, votre sort m'intéresse vivement, car j'ai connu comme vous l'amertume de la solitude, mais aussi la douceur de la fraternité dans l'épreuve et le réconfort de la vie surnaturelle et intellectuelle qui était déjà intense dans nos camps.

Depuis juillet 1940, je suis rentré à Bar, où la vie est normale, et même le bon combat, au milieu de trop nombreuses incompréhensions ou oppositions, pour propager les nobles idées du Maréchal. Ce sont ceux qui n'ont pas fait la guerre qui se proclament les meilleurs patriotes, en laissant toujours aux "autres" le soin de sauver leur pays. Les yeux commencent cependant à s'ouvrir et le renfort des Anciens Combattants récemment rapatriés est un appui sérieux.

Rapporteur au Conseil National, en septembre, de la question des Prisonniers, j'ai rendu hommage à votre magnifique moral, et le Maréchal qui assistait à la lecture de mon rapport a tenu à dire quel espoir il fondait sur votre patriotisme clairvoyant. Dites à vos camarades qu'ils ne sont pas oubliés et que l'on compte sur eux pour réaliser la Révolution Nationale.



# Interview de Charles Dullin

Si "l'organisation de la Corporation des Arts du Théâtre" écarte sans pitié les directeurs qui la discréditent et la corrompent, je suis sûr que le théâtre possède à l'heure actuelle des trésors d'énergie, de foi et d'amour.

L'organisation est affaire d'Etat; l'art, affaire d'artiste. Les marchands de billets doivent se tenir à la porte et non pas dans le fauteuil de la direction. Notre art ne doit être ni triste, ni pesant, ni ennuyeux. Les comédies satiriques les plus fortes restent comiques ou plaisantes; les tragédies vraiment belles sont inondées de lumière. La comédie bourgeoise sensiblarde, avec ses coucheries sans passion, le romantisme avec sa ferblanterie, ses coups de gueule dans le vide, la pièce à thèse d'esprit primaire, tout cela me semble périmé.

La communauté qui est en instance de création, la vraie, celle qui ne vous oublie pas, aura besoin d'un théâtre ardent, passionné, puissant. Hélas !... les civilisations sont comme les femmes, elles ne se rajeunissent pas à volonté. Il faudra du temps, de la patience et c'est vers vous que souvent se tournent les yeux de ceux qui croient, qui espèrent et qui travaillent.



# Correspondance

-3-

M

on Cher François,

Tu nous a recommandé de fêter Noël du mieux que nous pourrons : nos enfants t'écrivent, et nous essayons ainsi de reconstituer pour un instant l'unité de la famille privée de son chef. . . . .

Fidèlement à toi.

Geneviève.

+  
+ +

Mon Cher Papa,

Me voici à la maison pour les vacances de Noël. Le lycée est loin pour le moment, et les pénibles débuts de cette première année d'internat sont oubliés maintenant. Sans doute, je regarde toujours les photos familiales avec un peu de nostalgie, mais aujourd'hui les habitudes sont bien prises, et je suis tout entier à mon travail. J'ai eu un très bon bulletin pour ce premier trimestre, vous pouvez être content de moi. J'ai fait beaucoup de progrès en latin, cela vous plairait de me voir aux prises avec ce vieux Cicéron, dont vous aimiez à vous moquer : je veux bien que ce soit un phraseur, mais il y a un vrai plaisir à démonter et à comprendre ces longues périodes. Nous avons un professeur merveilleux (il a été gravement blessé en juin 1940), je voudrais que vous l'entendiez parler du Maréchal et de la Nouvelle France : il inspire l'enthousiasme, et le désir de faire un jour quelque chose de grand. Pour commenter Cicéron, il nous a lu de nombreux passages du livre de M. Carcopino sur Jules César, cela montre les parlementaires douteux embrouillés dans leurs intrigues, tandis qu'ils sentent avec crainte peser sur eux le regard froid du chef, qui attend, impassible et dédai-



gneux, l'occasion de repousser du pied les débris du régime vermoulu. A ce moment, j'ai pensé que vous aussi, vous avez été un garçon de mon âge : aviez-vous déjà en étudiant cette histoire romaine, où les allusions à la nôtre sont inévitables, les mêmes idées que maintenant ? Je voudrais tant que vous soyez près de moi, comme les années dernières, et savez-vous ce qui me le fait dire ? Depuis quelques jours, le petit frère me demande de lui raconter des histoires, cela me fait tout drôle de le voir, les yeux fixés sur les miens, tandis que je lui explique de mon mieux les images de la vie de Jeanne d'Arc. Il me semble que je commence à comprendre un peu de ce que vous pensiez, quand quelquefois vous me disiez "mon fils" en posant la main sur mon épaule. Je crois, quand vous serez revenu, que je vous comprendrai mieux, et que nous aurons de grandes conversations sur tout, qui seraient mille fois plus intéressantes que celles que nous avons entre camarades. Mais en vous attendant, croyez-le bien, je m'y prépare : vous me trouverez grandi en taille, et aussi en science et peut-être un peu en sagesse.

Je vous embrasse.

Thierry.

+  
+ +

Mon Cher Papa, notre studieux frère aîné vient de céder la table à la "petite classe" comme il dit, parce qu'il a trois ans de plus et qu'il connaît Cicéron. Maintenant, je vous écris, tandis que je regarde du coin de l'oeil le jeune Guillaume, qui vous écrit aussi, s'appliquant de tout son coeur (et tirant un bout de langue). Moi, je vous parlerai de la maison, de cette maison qui est souvent si triste, quand nous sommes, maman et moi, seules le soir sous la lampe, une fois le benjamin couché.

Voici Thierry parmi nous pour quelques jours; au premier repas qu'il a pris ici, il s'est assis à vo-



tre place, Maman le lui avait dit, mais j'ai bien vu qu'elle était émue.

Je fais de mon mieux pour l'aider, car notre vieille maison campagnarde, que vous aimez tant, est lourde parfois. Je rends bien des services, vous savez, une fille de onze ans se rend déjà utile, et je n'ai pas manqué de le faire remarquer à Monsieur le fils aîné, embarrassé dans ses vêtements trop courts, quand il tournait, après déjeuner, autour de moi. Il a été piqué et a travaillé toute cette après-midi comme un furieux, à nettoyer la basse-cour, et à nous faire une belle provision de petit bois, superbe travail pour un jeune latiniste.

Quant à moi, je me contente modestement des leçons de notre institutrice. Je fais un peu de latin avec M. le Curé puisque vous l'avez dit. Croyez-vous que cela me soit si nécessaire ? J'aime mieux la lingerie, la cuisine, et même les lapins, qui nous permettent de vous envoyer de temps en temps un "élève".

Savez-vous que Maman a fait au jeune Guillaume un superbe complet avec votre vieux pardessus de voyage gris ? Je l'ai bien aidée, j'ai fait toutes les boutonnieres, et nous nous sommes bien amusées à voir le jeune Guillaume, fier comme un empereur, se faire admirer à ses camarades dimanche dernier.

Voilà les événements, mon cher papa, quelquefois vous vous plaignez dans vos lettres de ne pouvoir jamais être seul. Ici, nous le sommes trop, mais soyez tranquille, nous vous attendons avec courage.

Je vous embrasse de tout mon coeur.

Clotilde.

+  
+ +

Mon Papa chéri,

Je vous écris une vraie lettre très grande presque tout seul (excepté que Thierry a ôté les fau-



tes d'orthographe, il y en avait sept seulement).

Vous savez, je suis grand, maman m'a mesuré il y a 15 jours, le jour de mes huit ans, j'ai 1m.38, je suis plus grand que tous ceux de mon âge.

Depuis la Toussaint, M. le Curé m'a nommé acolyte, je porte les burettes avec Clément Lagarderie, le neveu du Maire. Je sais maintenant servir la Messe très bien, sans faire de faute, même la Messe des Morts, qui n'est pas tout à fait pareille. Je travaille bien aussi à l'École, Madame Dumesnil est contente et même je suis sage presque tout le temps. J'ai fait toutes les commissions sans répliquer, et vendredi dernier maman m'a demandé d'aller lui chercher son ouvrage dans sa chambre; j'ai passé l'escalier et le grand couloir vraiment tout seul; il faisait nuit, j'avais peur, mais personne n'a vu.

J'ai un beau costume dans votre ancien pardessus, je suis très élégant. Maman dit que c'est difficile maintenant d'avoir des habits, alors depuis qu'elle me l'a dit, je n'ai plus jamais fait le toboggan sur le perron de l'église, pas une seule fois, je vous promets, même avec les habits ordinaires, et pourtant c'est bien drôle.

Maman a donné la layette et les anciennes affaires de la petite soeur qui est au Ciel, elle les a données à Secours National, je ne sais pas qui c'est, mais le Maréchal le veut. Maman a pleuré en faisant ce paquet. J'ai demandé pourquoi, elle m'a dit que si la petite soeur était encore ici, vous seriez rentré déjà depuis longtemps.

Mais vous rentrerez, vous savez que je récite tous les soirs une prière très difficile que j'ai apprise, en latin, il y a "Sancte Leonarde, liberator captivorum". Alors je suis sûr que vous reviendrez.

Dites, mon Papa, quand vous serez revenu, vous

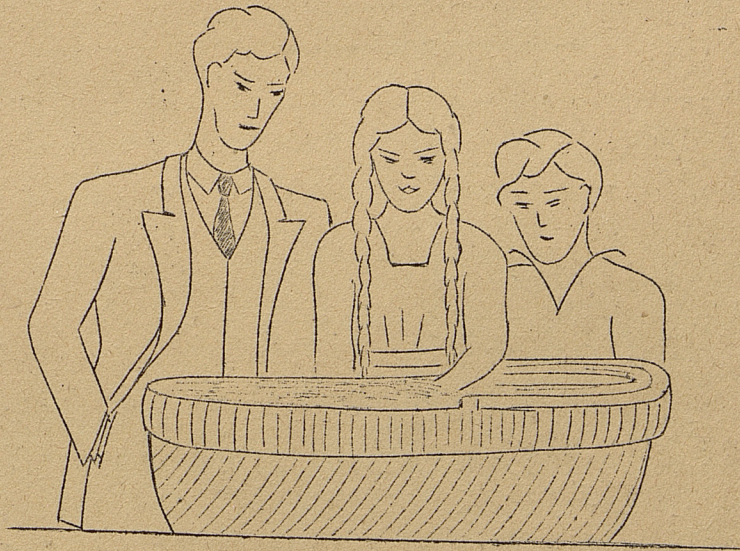


irez chercher un petit frère pour remplacer la petite soeur ? Je dis un frère, parce que pour moi c'est plus intéressant.

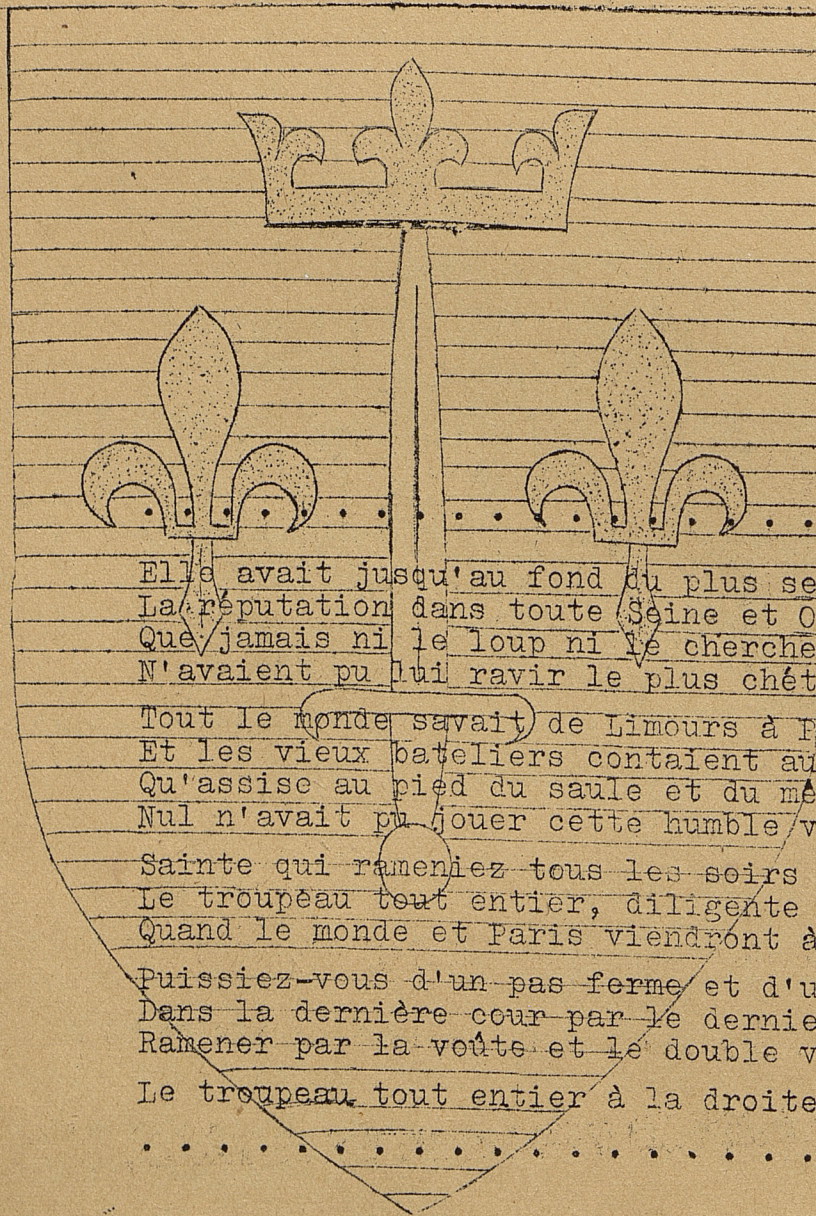
Et puis vous l'appellerez Philippe. N'est-ce pas une bonne idée ? Je vous embrasse, j'ai fait aussi un baiser sur la lettre, là où il y a un rond.

Votre petit Guillaume.

Lieutenant P. d'HERBECOURT.







Elle avait jusqu'au fond du plus secret hameau  
La réputation dans toute Seine et Oise  
Que jamais ni le loup ni le chercheur de noise  
N'avaient pu lui ravir le plus chétif agneau.

Tout le monde savait de Limours à Pontoise  
Et les vieux bateliers contaient au fil de l'eau  
Qu'assise au pied du saule et du même bouleau  
Nul n'avait pu jouer cette humble villageoise.

Sainte qui ramenez tous les soirs au bercail  
Le troupeau tout entier, diligente bergère,  
Quand le monde et Paris viendront à fin de bail

Puissiez-vous d'un pas ferme et d'une main légère  
Dans la dernière cour par le dernier portail  
Ramener par la voûte et le double vantail  
Le troupeau tout entier à la droite du père.

Charles PEGUY.

La tapisserie de Sainte Geneviève  
et de Jeanne d'Arc.

-:--:--:--:--:--





LANDOWSKI. sculpteur

Cliché "Illustration"

Sainte-Geneviève protégeant Paris



CONNAITRE, AIMER, SERVIR.

Il y a quelque chose de changé.

Depuis les premières conférences du cercle "Maréchal Pétain", nous voyons se dessiner les traits de la France nouvelle. De jour en jour, nous connaissons mieux la renaissance de la Patrie.

Mais ce travail de pure information ne saurait nous suffire : l'atmosphère même de notre vie quotidienne doit être pénétrée de l'esprit de la France nouvelle.

Vous avez participé au concours de décoration des chambres. Visitez le camp, admirez les réussites dues à l'ingéniosité de nos camarades, comprenez surtout quelle somme de confiance et d'espoir représentent ces décorations groupées autour du portrait du Maréchal.

Une manifestation plus ample: "Exposition de la France nouvelle", fera, sous une forme frappante, connaître les étapes et les buts de la Révolution Nationale. Songez, dès maintenant, à y collaborer.

Affermir la conviction, rallier les hésitants, forger, dans ce camp, l'unité, au même rythme qu'en France, telle est l'entreprise qui exige le concours ardent et enthousiaste de tous les Français de Weidenau.



-9-

# Soliloque de Messire Angoulevant Rôtisseur

**C**ertes, le moment paraissait peu propice à la rêverie. Une boutique gorgée de marchandises, la dansante cheminée devant laquelle les marmitons -tels les diabolins des Mystères- faisaient tourner d'innombrables broches, l'obligation d'avoir sans cesse un oeil sur eux, tandis que l'autre surveille l'étalage (avec ces étudiants de Sorbonne, un larcin est si vite commis!) telle était la situation de Messire Jean-Pierre Angoulevant, rôtisseur établi rue Saint-Séverin en cette fin d'année 1450. Ajoutez à cela l'incessant va-et-vient d'une nombreuse clientèle et vous comprendrez qu'il pestât contre son imagination. Il s'efforçait de se reprendre, de se concentrer sur les deux éléments de son monde professionnel : le feu et les volailles. Mais quand la cervelle veut trotter, allez donc l'en empêcher ! Elle se joue de tous les obstacles. On dirait même que plus on est affairé, plus elle est agile. Quand Jean-Pierre se promenait, en été, au-delà de la montagne Sainte-Genève, du côté de la Tombe-Issoire, ou le long du Couvent Saint-Germain, la vue des champs et des prés l'emplissait tout entier et il ne pensait à rien. Il fallait un soir comme ce 24 décembre, où pas une seconde n'était à gaspiller, pour qu'il se mit à réfléchir. L'homme, se disait-il, est vraiment un curieux volatile.

Il s'avouait que si le moment était mal choisi, le sujet du moins valait qu'on s'y arrête. Le demi-siècle écoulé avait connu tant d'événements mémorables ! Lorsqu'il se reportait à quelques années en arrière, il devait reconnaître qu'il ne prévoyait pas alors un pareil rétablissement, tant des affaires communes que des siennes personnelles. Avec l'enthousiasme de sa quinzième année, il avait suivi l'équipée fantastique de la Lorraine, cette Pucelle mystérieuse sur le compte de qui on n'était pas d'accord (lui croyait fermement à une mission céleste). Il avait acclamé dans la personne du "Roi de Bourges" devenu "Roi de France", la promesse du salut. Oh! cela ne s'était pas fait tout seul : certains avaient regretté l'or dont l'étranger payait leur dévouement. Les hivers n'étaient pas loin, où bourgeois et marchands barricadaient, le soir, leurs logis et leurs boutiques sans feu, par crainte des loups... et les plus terribles n'avaient pas quatre pattes.



Mais, à force de travail, tout s'était rétabli. On se battait bien encore, mais loin de la capitale : de vieux comptes qu'on achevait de régler. A Paris, la vie était redevenue tranquille, et l'argent circulait. Les tristes soirées de Noël de ses trente ans, la neige des derniers hivers semblait les avoir emportées avec elle. Il contemplait avec un demi-sourire, la haute flamme qui montait, au fond de la boutique, symbole d'une prospérité qui lui semblait presque incroyable.

Noël !... Un vrai Noël, enfin ! Fête de la joie, fête de l'espérance, et l'espérance du Français rejoignait si bien celle du Chrétien ! Plus d'émeutes dans la rue, plus de soldatesque exigeante et brutale, faisant le vide autour d'elle. Le cœur délivré de l'angoisse se laissait envahir d'une poignante allégresse. Noël ! Pas de couvre-feu à attendre ; le guet ne s'étonnerait pas, ce soir, de trouver sa boutique ouverte, et il pouvait garder sa cheminée allumée sans craindre procès. Ne fallait-il pas rôtir pour le réveillon des bourgeois ? Un léger tour de broche par ci, une cuillerée de sauce par là, quelque piment ajouté à la farce : il se démenait comme autrefois dans les bagarres où son vrai sang de Parisien le conduisait. La foule compacte et tourbillonnante, il s'y sentait comme chez lui. Il y a de bons coups à donner... à recevoir aussi, mais quoi ! cela forme son homme ! Il espère qu'il y en aura toujours un peu pour que ses garçons Michel et Henri s'y fassent la main, plus tard. L'ordre public peut bien supporter cela. D'ailleurs, la police demeure chaque fois maîtresse du terrain. Et tout le monde est content.

Mais, se dit-il, une fête comme celle-ci mérite qu'on y pense tout son soul, qu'on en goûte pleinement la saveur retrouvée. Il se revoit aux Halles, le matin même. Il refait la longue promenade, qu'après ses achats il s'est permise dans son Paris de Décembre. La grande ville sous le ciel pâle, couleur de froid, lui paraît davantage encore. Il a du mal à préciser pourquoi il la trouve si belle. "C'est Paris", se dit-il, et ce mot lui paraît lourd de sens, infiniment. Qu'est-il besoin d'explication ? Ce fourmillement de rues serrées dans leurs murailles, les pignons des hôtels particuliers, les enseignes des marchands, plus éloquentes les unes que les autres... C'est un monde où l'on circule avec délices. Les tours de l'enceinte, et tant d'églises, tant de somptueux monuments : le Châtelet, le Palais de Justice, avec la flèche de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel de Ville, Notre-Dame... Tout ce que l'on embrasse d'un coup d'oeil de ces bords de Seine où il s'est attardé ce matin, malgré la bise qui soufflait, mordante et claire comme l'esprit des gens. Les images se bousculent devant ses yeux. Elles semblent naître du foyer, et danser un moment à l'extrême pointe des flammes.



Partout, il a trouvé la même agitation. Les boutiquiers du Pont-au-Change s'affairaient à leur étalage. Quelle circulation dans les rues ! Conversations, achats, marchandages allaient bon train, dans une liesse générale. Des branches de sapin mêlées de houx et de gui décoraient la moindre échoppe. Quant aux cabarets, ils devaient tous ressembler à cette "Ourse" où il a conclu marché avec son compère Jacquet : pleins de buveurs allégres, de cris : "Boute-moi à boire !", de joyeux refrains. Les étudiants passaient par bandes, et chantaient, chantaient à plein gosier le Noël nouvelet. La ville entière tourne les yeux vers le grand événement et les coeurs se gonflent, attendant la minute où l'immense cri enfin les soulagera : "Jésus est né !... Gloria in excelsis Deo !"...

La nuit s'est faite depuis longtemps déjà, une nuit toute brillante d'étoiles. Les Rois devaient être bien savants pour découvrir dans cette foule de points d'or celui qui, ce soir-là, n'était pas à sa place ! Il doit faire froid dehors, un de ces froids aigres qui vous montent au nez. Un coup d'oeil à la porte : déjà les gens se mettent en route pour la messe de Minuit. Par petits groupes, par familles, ils se dirigent, qui vers Saint-Séverin, qui vers Saint-Julien-le-Pauvre, qui vers Saint-Benoît-le-Bétourné. Certains même iront aux grandes églises de la rive droite. Et voici justement qu'un carillon s'ébranle, puis un deuxième... Bientôt c'est de toutes parts qu'à pleine volée les cloches proclament la grande nouvelle : "Christus natus est nobis.. Venite, adoremus...". De Saint-Germain à Saint-Merry, leurs voix se mêlent dans un hymne unique, et, par dessus toutes, vous parvient le son grave du bourdon de la Cathédrale... Ah ! ces cloches, qui, il y a si peu de temps, ne sonnaient que l'alarme ; quelle émotion de les entendre annonçant à la ville un message si doux. Ce n'est plus pour la bataille et l'incendie, c'est pour la naissance d'un petit enfant... Un petit enfant, cela ne vous fait pas peur ! C'est tout nu... C'est faible... Quand il tenait les siens, jadis, il en était bien embarrassé, il craignait tant de leur faire mal !...

Des voix chantent en passant :

"Bonsoir, bonsoir, bonnes gens,  
Bonsoir, bonne nuit, Madame,  
Eclairez-les mes enfants....  
Ne le souffrez point, ma femme..."

C'est la pastorale qui va être jouée tout à l'heure, dans l'église ruisselante d'ors et de lumières. Il ne pourra y assister bien sûr, mais sa femme et ses enfants, à l'heure qu'il est, doivent être partis. Il regrette de ne pas les accompagner, mais n'est-il pas déjà tout heureux de leur bonheur ? N'est-il pas ému de la même émotion qui les prendra, lorsqu'ils regarderont



Joseph et Marie, en ce soir de la naissance de Dieu, frapper en vain d'auberge en auberge pour demander logis. Il n'y a pas de place pour les gueux... Il pense aux misérables qui, en un jour pareil, n'ont pas un seul liard en poche. Si l'un d'eux venait à lui, de quel coeur il le comblerait !...

Et puis, ils admireront le bel enfant blond, couché dans la paille, entre l'âne et le boeuf... Et puis viendront les Bergers et leurs agneaux, les Mages porteurs d'encens, d'or, de myrrhe... C'est Taillochon, l'étameur de la rue de la Huchette qui, à Saint-Séverin, joue Gaspard le nègre. A peine besoin de le barbouiller davantage ! Jean-Pierre sourit en imaginant le compère sous ses magnifiques atours : pour sûr, ça le changera tout de même ! Mais les assistants ne penseront pas plus à Taillochon qu'au petit des Maillard, transformé en Enfant-Dieu. Ils ne seront plus à Saint-Séverin paroisse de Paris, mais à Bethléem... Vieux et jeunes regarderont de tous leurs yeux le Mystère de la Nativité, comme si c'était la vraie qui recommence. Ce qu'on peut faire tout de même avec des chandelles et quelques étoffes, quand on croit à ce qu'on fait !

Et, à la fin de la messe, ils iront tous recevoir le même Jésus, ils le porteront en eux, vraiment, comme Marie l'a porté pendant neuf mois avant cette journée. Lui n'ira qu'au matin, mais déjà le saisit la grandeur de cet acte. Il réalise la beauté du divin mêlé à la chair de l'homme, comme ces innombrables églises sont mêlées à la foule des maisons de bois, de pierre et d'ardoise, la chair même de la ville...

"Et in terra pax hominibus bonae voluntatis..." Pas besoin d'avoir étudié en Sorbonne pour comprendre les mots angéliques. Quelle magnifique promesse ! Si l'on y prenait garde enfin ! S'il était réservé aux enfants de nos enfants de connaître un monde d'où la guerre et le malheur seraient bannis... Ou qu'alors, mon Dieu, l'espérance jamais ne leur fasse défaut !...

Cette fois, Jean-Pierre a perdu contact. Et tandis que les dernières volées de cloches s'égrèment, son oeil, à travers les flammes capricieuses, semble poursuivre une vision qu'il est seul à apercevoir.

Lieutenant MOUSEI.

-:-:-:-:-

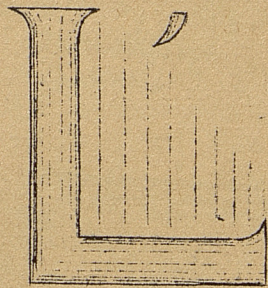


Noël 1941





# Les natiuités dans l'art françois



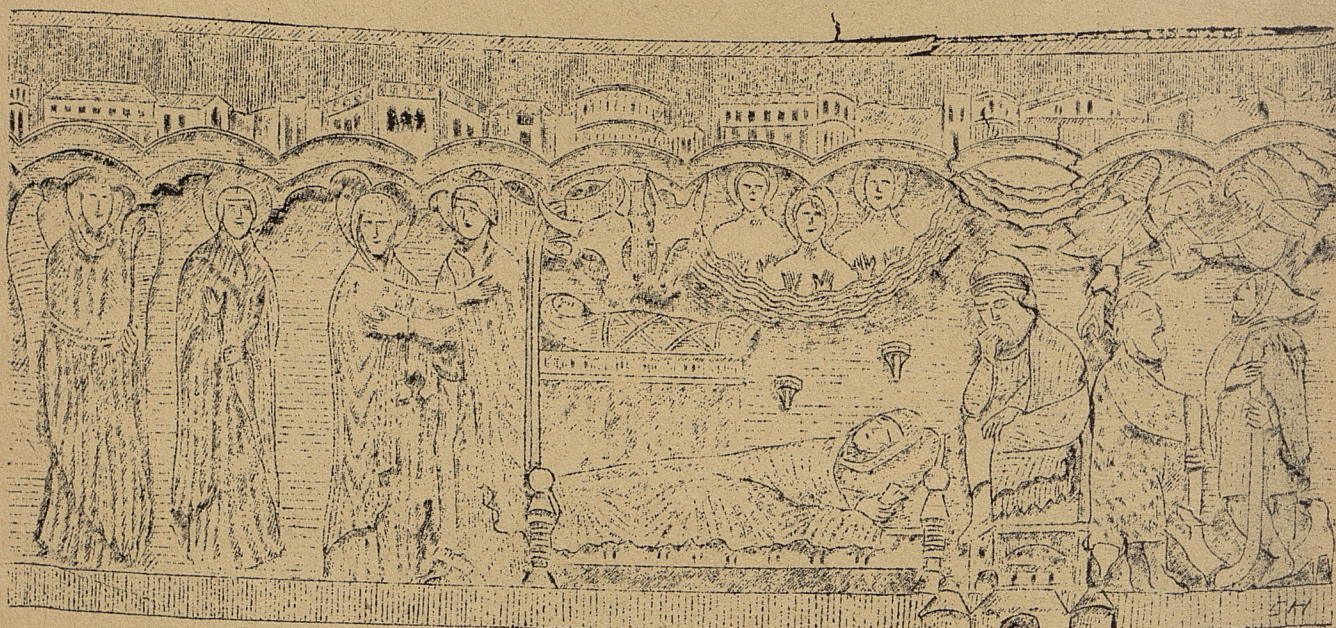
Evangile inspire volontiers les artistes. Il est peu de peintres modernes qui n'aient tenté, au moins une fois, de figurer les traits de la Sainte Vierge; notre moyen-âge, plus ouvertement chrétien que nous, a multiplié les sujets tirés des Ecritures. Et tandis que de nos jours, les natiuités sont des tableaux isolés, la scène de Noel n'allait jamais seule au portail des cathédrales : un ou deux linteaux groupaient d'ordinaire tous les récits évangeliques de l'Incarnation : le mariage de la Vierge, l'Annonciation, la Visitation, la Natiuité et les Rois mages.

Noel, en effet, n'était pas encore la fête suréminente. C'était une fête parmi d'autres : à juste titre, on considérait l'Annonciation comme aussi solennelle, aussi importante dans le mystère de l'Incarnation. Et surtout, les imagiers de la pierre cherchaient leur inspiration près des imagiers des miniatures. Or, quand le miniaturiste ornait un livre d'heures, il composait une scène pour chaque fête; s'il décorait un évangeliaire, il trouvait au long du texte de Saint Luc treize versets pour l'Annonciation, dix-huit pour la Visitation, vingt pour la Natiuité : une page environ dans chaque cas, et sur chacune une miniature. Le sculpteur a simplement accolé sur la pierre les petits tableaux que le peintre semait au long des pages, comme le poète juxtaposait sur les tréteaux les diverses "mansions" de ses mystères.

Sur le bandeau de pierre, isolons, contrairement à la pensée des artistes, la seule scène de Noel : elle est toujours, aux grandes cathédrales du XIIIe et du XIIIe siècle, très franche dans son réalisme. La crèche n'est pas comme dans les représentations modernes un petit meuble isolé, un berceau posé sur le sol et orné de quelques brindilles de paille : c'est une vraie mangeoire, suspendue au mur à la hauteur des animaux. D'ailleurs, les têtes pacifiques du boeuf et de l'âne surgissent au-dessus d'elle. Le souffle obstiné dont ils réchauffent l'Enfant est-il un hommage conscient au Dieu créateur, ou la lente surprise d'être ainsi frustré du foin nourricier ? Quant à Jésus, ce n'est pas un enfant bien élevé



de quatre ou six anges qui sourient aux visages bien chauffés, et dont la simple chemise annonce une demeure soigneusement tenue par des mains qui sont guère venues à la naissance; sa mère l'a emmaillotté, et comme les épingles doubles sont restées étendues sur le grabat du vacher. Jeune accouchée, la Vierge est assise à côté de lui, et Saint Joseph assis derrière elle se fait tard, je crois qu'il se fait tard, une petite lampe éclaire l'ensemble sur la terre, pendant que les anges dans une nuée chantent le Gloria in excelsis.



L'annonciation. La visitation. La nativité. Les bergers.

(Fragment du mystère de l'Incarnation,  
portail Sainte-Anne, à N.D. de Paris).

Dans la campagne, d'autres anges annoncent aux bergers la merveilleuse nouvelle. On ne peut tracer ici une description unique, car les cathédrales se séparent en deux groupes. Aux unes, vêtus respectivement d'un court manteau à capuchon et d'une ample peau de bique, il y a deux bergers vers qui se réfugient chiens et moutons, effrayés par les anges. Les autres présentent trois bergers dans des attitudes variées, mais uniformément vêtus du manteau, et sans chiens. Longtemps, on avait seulement constaté la coexistence de ces deux thèmes, M. Mâle l'a récemment expliquée(1), en les rattachant à deux traditions artistiques de l'Orient, l'une palestinienne, l'autre byzantine. Elles furent fidèlement conservées par les enlumineurs français, et par eux transmises aux sculpteurs.

(1) Emile Mâle, L'Art religieux en France au XIIIe siècle.



Tous les arts ont connu aussi la naissance de Jésus. Les vitraux juxtaposent les mêmes scènes que la sculpture : nous les lisons de bas en haut et de gauche à droite. Les tapisseries, les sculptures sur bois et sur ivoire, multiplient les détails. Les splendides miniatures des évangélistes, conservées intactes dans les feuilles fermées du parchemin, font pencher sur le berceau des grappes d'anges aux ailes chaudes de bleu, de rouge et d'or. Poésie et musique ont donné de belles hymnes, puis des cantiques en langue vulgaire, nos "vieux noels". Contes et légendes de Noël sont innombrables. Très tôt, l'adoration des Mages fut mimée à la porte des églises, et l'âne y fut honoré, qui, après avoir réchauffé Jésus naissant, le porta sur les routes d'Égypte et plus tard aux Rameaux : de ces fêtes de l'âne, de ces jeux de l'Étoile, naquit tout un théâtre avec les mystères de la Nuntiation, de la Nativité, de l'Épiphanie.

Signalons enfin l'extension remarquable d'un usage du moyen-âge. Au moment de Noël, on plaçait un "repos" quelque part dans l'église, sur un autel ou sur une crédence : un "repos", c'était un simple lit avec l'Enfant couché. Le premier, Saint François d'Assise groupa autour du repos les autres personnages de l'Évangile : la crèche est aujourd'hui dans nos moindres chapelles et dans toutes les cheminées de nos enfants.

+  
+ +

Voici, pour montrer combien le moyen-âge fut sensible aux synthèses d'art, un ravissant passage où le poète célèbre la virginité de Marie :

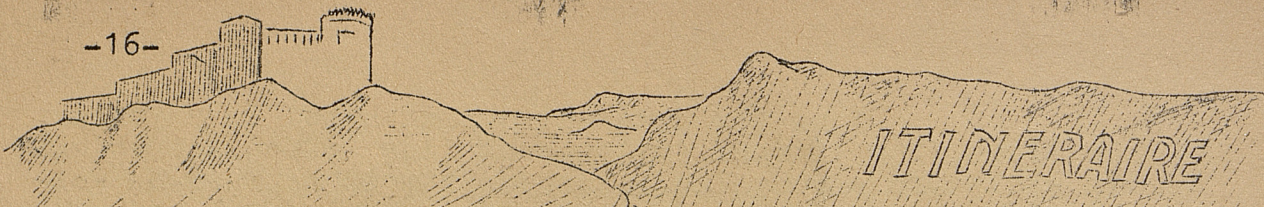
Si com on voit le soleil toute jour  
Qu'en la verrière entre, et ist, et s'en va  
Ne l'empire, tant i fiert a sejour(1) :  
Ausi vos dis que onques n'empira  
La Vierge Marie

Vierge fu norrie  
Vierge Diex porta  
Vierge l'aleta  
Vierge fut sa vie.

(Rutebeuf, dans la "Chanson de Nostre Dame").

(1) Sans entacher la verrière, quelque long temps  
qu'il la frappe).





ITINERAIRE  
DE MARSEILLE AUX BAUX

E

N Décembre, l'hiver commence à peine au Sud de la Durance. Les nuits sont encore douces, et le ciel a cette incomparable pureté que l'Italie seule dispute à la Provence. Certaines années, cette clémence du temps se prolonge jusqu'à Noël; c'est alors qu'il faut faire, à l'occasion de la messe de minuit, le pèlerinage des Baux au clair de lune.

Si vous quittez Marseille dans la soirée, prenez la route du littoral qui, après avoir suivi l'interminable succession des quais, après avoir franchi l'Estaque par un défilé sauvage, vous fera longer l'Etang de Berre, calme et profond sous une énorme lune ronde. Sur l'autre rive, les lumières de Marignane, de Berre, de Saint-Chamas déroulent au niveau de l'eau leur double pointillé tremblotant; au-dessus d'elles, on devine à l'arrière-plan la masse abrupte et imposante de la montagne Sainte-Victoire, orgueil du pays d'Aix. Vous traversez les Martigues, Saint-Mitre, Istres, petites bourgades endormies, aussi calmes la nuit qu'elles sont animées le jour. L'Etang est toujours sur la droite, mais on ne l'aperçoit que par échappées, selon les fantaisies de la route en montagnes russes, qui court dans un terrain caillouteux, couvert d'une végétation maigre mais délicieusement odoriférante; par places, de petits bois de pins, taches sombres sur le sol clair.

Passé Istres, c'est la Crau, désert de pierre qui paraît plus désolé encore sous la dure clarté qu'y répand la lune. A perte de vue, dans toutes les directions, rien que cet alignement de cailloux ronds et fauves, marquant depuis des siècles le lit d'un fleuve puissant, aujourd'hui vassalisé par le Rhône. Sur nos têtes, le ciel forme une voûte parfaite, piquetée d'étoiles pâles au milieu desquelles se déploie l'écharpe de la Voie Lactée. Pour les provençaux, c'est le "Chemin de Saint-Jacques": il va de France droit sur l'Espagne. Quand l'Empereur Charlemagne faisait la guerre aux Sarrasins, le grand St-Jacques de Galice le marqua devant lui pour lui indiquer la route.

Mais cette monotonie cesse au moment où l'on commence à lui trouver de la grandeur. A l'horizon, juste devant nous, surgit une ligne de hauteurs blanches et grises, la crête des Alpilles, qui s'élève rapidement jusqu'à prendre l'allure de vraies montagnes. La route s'infléchit vers l'Ouest pour courir parallèlement à la



chaîne, éclairée en plein par la lune comme par un projecteur. On peut détailler alors les pentes abruptes rompues par des éboulis, éventrées par de profondes crevasses : chaos de roches claires qui prend sous cet éclairage un aspect fantastique. Ici ou là, surgit un sommet couronné de blocs granitiques découpant sur le ciel leur silhouette tourmentée. Bientôt l'attention est fixée par un de ces édifices rocheux, plus important et plus élevé que les autres, qui se dresse sur un éperon dominant la plaine de ses 300 mètres de hauteur.

Très vite, on arrive au pied même de ces ruines, car ce sont des ruines, celles du Château des Baux : Nous distinguons maintenant, juste au-dessus de nous, les restes d'une massive tour carrée et quelques pans de murs aux trois quarts effondrés, si étroitement ancrés au rocher, si semblables à lui, qu'on a peine à faire la part des ruines et celle des éboulis naturels.

La route escalade en lacets serrés le flanc de la montagne, pour aboutir au pied même du château-fort où elle franchit le col qui donne accès à l'autre versant. Alors, d'un seul coup, se découvre à notre gauche une vision surprenante :

Une ville s'étend sous nos yeux, mais une ville morte aux maisons vides, une ville féodale ceinturée de remparts, tassée au pied de son château-fort : la ville de la Reine Jeanne, la forteresse des Seigneurs des Baux qui, pendant des siècles, restèrent rebelles à toute autorité, même celle du Roi de France. Suspendue au-dessus du Val d'Enfer, gorge étroite et sinistre, elle a gardé à travers les siècles son caractère altier et inexpugnable.

Par des ruelles étroites, aux pavés disjointes, bordées de maisons qui nous reportent en plein Moyen-Age avec leurs hautes fenêtres à meneaux, leurs portes décorées de frontons, nous gagnons la petite place où s'élève l'Eglise des Baux, coiffée de son clocher octogonal. C'est là que se déroule, chaque nuit de Noël, cette messe des bergers aujourd'hui célèbre bien au-delà de la Provence.

Moustier vous a parfaitement décrit, l'an dernier, cette procession des bergers apportant en offrande au Sauveur, sur un chariot de bois décoré traîné par deux béliers, le plus bel agneau de leurs bergeries. Tandis que le choeur des Anges chante le "Gloria", on peut se croire reporté à vingt siècles en arrière, en cette nuit de la Nativité qui vit la première adoration des bergers. On peut regretter seulement que sa renommée même nuise à cette coutume curieuse et touchante : trop d'étrangers accourent à cette messe comme à un spectacle, et l'atmosphère de recueillement et de simplicité que les vrais pèlerins viennent y chercher s'en trouve souvent troublée.



Lorsque la foule des fidèles quitte la petite Eglise, chacun reste pour un long moment les yeux et le coeur remplis de cette cérémonie touchante et vraie, qui évoque de manière si directe la nuit de Bethléem.

Puis reparaissent des préoccupations plus matérielles; la ville morte un instant réveillée se vide et, tandis que déjà la lune s'incline sur l'horizon, tous les pèlerins se hâtent à travers la campagne provençale vers la table du réveillon où les attendent, auprès de la bûche de Noël qui embrase la cheminée, le muge aux olives, le céleri à la poivrade, les fougasses aux herbes et les treize desserts.

Lieutenant R. DOUCE.





# NOËL CORSE

**C'**est en 1912, dans l'agreste vallée de Cruzzinu, fermée à la mer, à Scanafaghia, hameau caché sous de hauts chênes-verts. La maison de Ziu'va se reconnaît à l'antique fabricoulier qui la flanque.

Chez lui, l'assemblée est nombreuse en cette veillée de Noël. A mon arrivée, gamin de quinze ans, je me suis livré bravement aux embrassades vigoureuses d'Ors'anto, Orsu Maria, Strambone, Nurchione, Mighinu, bergers barbus jusqu'aux yeux et plus volontiers à celles, hélas plus réservées, de belles jouvencelles.

On est debout ou assis sur des bancs de bois autour de la "Ziglia", caisse pleine de glaise posée au milieu de la pièce et sur laquelle on fait un feu de bois. On y rôtit les viandes à la broche, on y cuisine sur un trépied ou dans un chaudron accroché à une crémaillère. Celle-ci pend au plafond fait de solives de châtaignier supportant une claie de frêne. Aux poutres, on a suspendu des oignons, de l'ail, des poivrons et diverses charcuteries, longes, saucissons, jambons que la fumée pénètre lentement. Sur la claie, invisibles pour nous, sèchent des châtaignes et des glands d'yeuse. Les murs sont de pierres nues. Des niches y servent d'étagères. Dans quelques joints, entre deux moellons, sont fichées des branches écorcées aux rameaux desquelles on accroche divers objets. Dans un coin, un escalier de bois conduit au grenier et une trappe à la cave. Tout est d'un noir luisant sous une vieille couche de suie.

Ce soir, au lieu de la torche de résine, ou de la lampe à huile habituelle, Zia Arghienta a allumé un quinquet. Notre hôte, octogénaire vif et spirituel, nous amuse avec bonhomie. On mange des châtaignes rôties ou des beignets de farine de châtaigne frits à l'huile d'olive, le tout arrosé de vin nouveau.

A la demande de plusieurs jeunes femmes, Zia Arghienta nous apprend des "pregantule" (formules magiques). Elles ne peuvent être enseignées que la veille de Noël. Les dire à une autre époque leur ôte leur pouvoir et vous attire quelque malchance. On ne doit pas non plus les écrire. En voici deux tout de même : Avant de boire à un ruisseau, récitez en vous-même :

"Aqua currente un face mal'a ghiente  
Ci a bitu Jesu Cristu, ci possu beje anch'eu".



(Eau courante ne fait de mal à personne,  
Jésus en a bu, j'en peux boire aussi).

Si vous êtes blessé :

"Papariolu andava per mare  
Cu tre lancie d'oru in manu  
Una tagliava, l'altra cusgia  
L'altra attagnava u sangue chi uscia".

(Papariolu allait sur la mer  
Avec trois lances d'or à la main.  
Une coupait, l'autre cousait,  
L'autre étanchait le sang qui coulait).

Ce brave Papariolu ne vous semble-t-il pas cousin d'Apollon dont les flèches blessaient ou guérissaient ? D'ailleurs, même si elles font appel à des dieux païens, Pilutone, Pruserpina, etc.... ces formules s'accompagnent d'un nombre déterminé de signes de croix. Il en existe pour toutes les circonstances de la vie. Si une voix vous appelle en forêt, ne répondez pas, c'est la mort. Obligez-la par des mots appropriés à prendre à votre place un animal ou un arbre. Enfin, trouvez-vous à l'aube, au premier jour du Carême, près d'une source. Les mots qu'il faut vous feront voir la fée qui y demeure. Elle vous sourit. Prenez une poignée de sable dans l'eau. Répandue chez vous, elle vous assure du bonheur pour l'année.

Zia Arghienta nous conta ensuite des histoires de revenants, de sorcières et des légendes. Autrefois, la nuit de Noël, les animaux, les arbres, les pierres même parlaient. Elle nous dit aussi que, dans les rochers des aigles (Aculaghia), au-dessus de Scana-faghiocchia, nos ancêtres cachèrent des cloches pour les soustraire à la rapacité des Génois "dévots.... et voleurs". Elles sonnent la nuit de Noël, mais nous sommes devenus trop mécréants pour les entendre.

Enfin, nous fîmes parler "e s'sule". On place sur la "Ziglia" chaude deux feuilles d'olivier représentant un jeune homme et une jeune fille. Se rapprochent-elles en se recroquevillant, ils s'aimeront dans l'année. Les rires provoqués par cet oracle bucolique cessèrent au premier "toccu" (coup de cloche).

Il fallait se préparer à partir au deuxième pour arriver avant le troisième.

Nous nous en allâmes en petits groupes, éclairés par des lanternes ou des torches de "deda" (bois résineux). Je me joignis naturellement à un porteur de torche. Ça jette des étincelles, ça fait de grandes flammes rouges, et ça parfume l'air. Il y avait clair de lune, mais sous les arbres, dans les ravins, sur des sentiers de chèvre couverts de neige, il fallait un lumignon plus proche. On voyait sur les pentes prochaines, d'autres lumières dansantes, disparaissant et revenant au gré des arbres. On en apercevait très loin



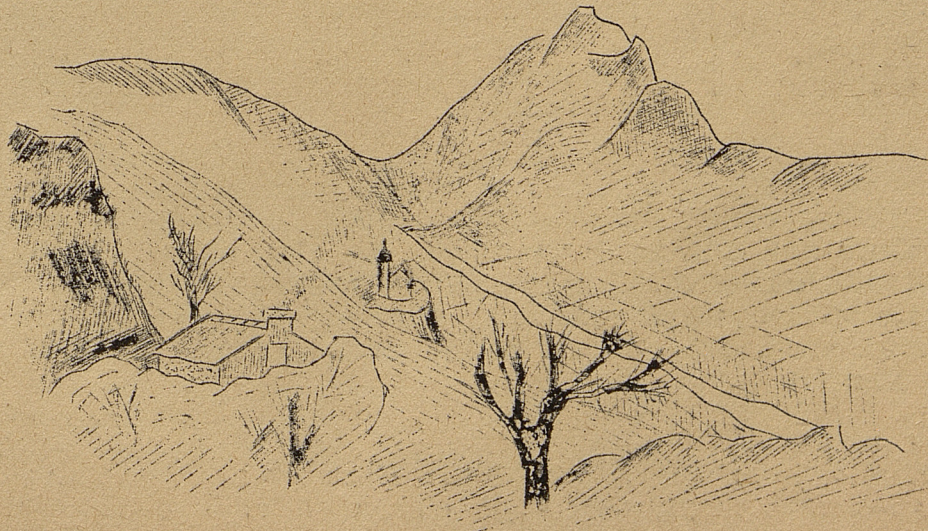
vers Pastricciola, Guigliazza. Le "muntese" descendait des cimes, moins un vent qu'un glissement d'air glacé qui agitait à peine flammes et fumées, mais nous gelait proprement le nez et les doigts. Aussi fîmes-nous heureux de nous réchauffer un moment au grand feu allumé comme chaque année devant l'Eglise. Des jeunes gens l'entretiennent en volant du bois chez les villageois les plus avares. Il éclaire, réchauffe et permet, en sortant de la Messe, de rallumer les lanternes et les torches qu'on laisse à la porte.

La messe n'a rien de particulier sinon qu'elle est suivie avec ferveur et chantée par toute l'assistance, conduite par la chorale du village.

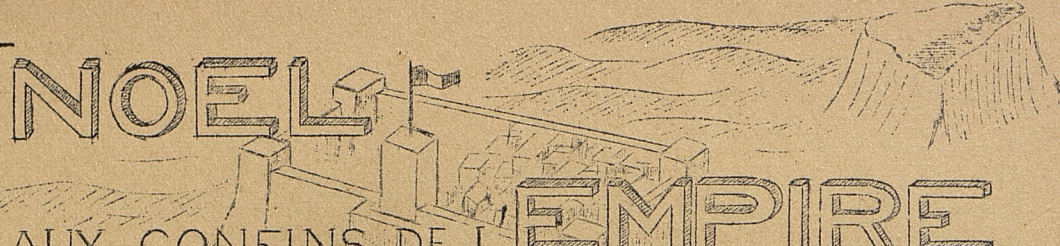
Au retour on réveillonne. Autrefois, on mangeait assis sur des bancs, autour de la "ziglia", son assiette à la main. Mais Ziu'va et Zia Arghionta nous offrent une table bien servie et des chaises confortables qu'on occupe selon ses sympathies, sans tant d'histoires. Je ne sais plus l'ordre des mets, mais en voici quelques-uns : charcuteries corses, c'est tout dire, et, les porcs étant sacrifiés peu avant Noël, du boudin à la menthe, à la "népita" (plante aromatique sauvage) ou aux raisins secs, des rillettes de porc (fringnuli); et du cabri rôti, des merles, des grives et du "brocconi", sorte de fromage frais, spécial à la Corse, d'un goût exquis. On ne peut le comparer à rien d'autre. On en fait des gâteaux excellents, "imbruciate", "fiadoni".

Il y a des fruits secs et frais : pommes, poires, et sorbes de l'année, blettes à point; noix, noisettes, châtaignes; et des fruits qui mûrissent à Noël, oranges et mandarines (les arbres passent sans dommage plusieurs semaines sous la neige) et un raisin à chair ferme et rose, et tout cela nous laisse de précieux souvenirs en cette boréale Silésie.

Lieutenant ALFONSI.







# NOËL

## AUX CONFINS DE L'EMPIRE

**N**OËL 1932. TAOUDÉNI. "L'Enfer du Sel" des deux journalistes du "Matin", qui, du Nord, y sont venus en auto l'année dernière. Bien paisible mine de sel, pourtant, au cœur du Soudan Occidental, où tout au long de l'année, une centaine de Maures et de noirs travaillent à extraire des barres de sel; deux fois par an, l'Azalai vient chercher ces barres pour les transporter à Tombouctou; de là, par le Fleuve, le bienfaisant sel de Taoudéni, préféré à tous les sels européens, pourtant meilleur marché, se répand dans toute l'Afrique Occidentale jusque sur les marchés du Golfe de Guinée.

Les 2.000 chameaux de l'Azalai d'hiver nous ont quittés hier, et repris la longue route d'Araouan, qui, à 600 kms en plein sud, est le premier puits et le seul poste sur la piste de Tombouctou. Seuls sont là avec nous les 250 chameaux de l'Azalai des Kounta; une fois de plus ceux-ci se sont fait rouler, et sans l'intervention du capitaine, repartaient sans sel; mais il faut qu'ils attendent quelques jours pour avoir leur plein chargement et nous restons pour les protéger et regagnons avec eux les pâturages de l'Azacwad.

En Août, le Groupe Nomade d'Araouan était à 60kms au nord du Niger. Lentement, suivant les pluies, il est remonté vers le Nord, pâturant les premières herbes vertes que font sortir les tornades. Peu à peu les hautes graminées et les beaux épineux ombrageux du Sud ont fait place aux herbes courtes, aux plantes salées; depuis le début de Novembre les arbres n'existent plus pour nous; nous n'en reverrons plus jusqu'au début de Juin, quand, chassés par la sécheresse, nous retournerons dans le Sud, attendre, en profitant des chaumes pour faire la soudure, les premières tornades et les nouveaux pâturages verts. Plus d'arbres: plus de bois; les crottes de chameaux, pendant ces sept mois, seront les boulets de nos feux.

Au cours de cette lente randonnée de pâturages en pâturages, nos chameaux ont refait leur bosse et leurs cuisses nécessaires aux longues fatigues et aux privations que sera pour eux la campagne d'hiver: l'Azalai d'hiver d'abord, peut-être celle d'été, en mai, puis toute autre mission éventuelle, enfin le contre-rezzi tant attendu de tous, mais qui ne viendra pas cette année.



Fin Novembre, nous avons rejoint à Araouan l'Azalai qui s'y rassemble : abreuvoir des chameaux plein des peaux de bouc et des tonnelets d'eau de réserve; perception de deux mois de vivres arrivés de Tombouctou pour nous; discussions avec les chefs indigènes sur la marche de l'Azalai, les étapes journalières, là où de tradition, doit se trouver le pâturage; ramassage et transport de la paille qui, à Taoudéni, sera la seule nourriture des chameaux pendant les opérations d'achat et de chargement du sel. Nous y rejoins un médecin-capitaine qui nous accompagne pour installer là-haut un infirmier indigène et un dispensaire.

Enfin le tobol a retenti, et, précédés du Groupe Nomade, les 2.500 chameaux se sont ébranlés en longues files vers le Nord. Pendant dix jours, chaque matin, ils se sont remis en marche au son de cette énorme timbale de 1m,50 de diamètre, marchant sans arrêt de six heures du matin à six heures du soir; pas de puits et presque pas de pâturages; il faut marcher douze heures par jour pour traverser le Tanezrouft de 600 kms qui sépare Araouan de Taoudéni.

Le dixième jour de cette marche monotone à travers les sables et les cailloux, l'Azalai est arrivée à Tellig, seul puits d'eau douce, ou plutôt peu salée et buvable, de la région, à 20 kms à l'est de Taoudéni. Abreuvoir des chameaux, plein d'eau pour le retour, pendant que les chefs de l'Azalai qui ont rejoint directement les mines, ont acheté le sel et préparé les charges. Quand tout a été prêt, les chameaux furent amenés de Tellig, chargés aussitôt et ont repris la route du Sud.

Nous voilà seuls maintenant, ou presque, dans cette immense cuvette où, pendant quarante-huit heures, 2.000 chameaux ont blatéré sans arrêt pendant qu'on les chargeait.

Il y a quelques jours, battant l'estrade à une centaine de kilomètres dans le nord-ouest, nous avons fait une liaison avec les camarades métropolitains de la Compagnie Saharienne du Touat qui s'apprêtent à razzier dans l'Igoudi des campements de Regueigat dissidents. Avec nous sont revenus deux lieutenants qui, avec une dizaine de Chambaa, vont essayer de rentrer au Touat par l'ancienne route de l'Erg Chech, abandonnée depuis trente ans par suite de l'insécurité du Sahara, qui a coupé toute relation commerciale entre le Sud Algérien et Marocain et le Soudan; elle a été parcourue pour la dernière fois en 1908 par le Colonel Laperrine.

Mais ces deux camarades nous ont quittés ce matin, pressés par le temps, et désolés de ne pouvoir passer avec nous cette nuit de Noël.

Nous sommes six officiers : un capitaine, un médecin-capitaine, quatre lieutenants, à peu près du même âge (deux camarades de promotion, un ancien, un grand



ancien), trois sections et un groupe de mitrailleuses de tirailleurs méharistes du Groupe Nomade d'Araouan, une section du Groupe Nomade du Timétrin; un goum de cinquantes Maures Bérabichas, en tout deux-cent-quarante fusils; jamais encore un détachement de cette importance n'a opéré dans la région. Le camp est adossé au Ksar demi-ruiné dont quatre tours cubiques protègent les angles. Les selles et les bagages s'alignent au pied des trous individuels. Dans l'enceinte ainsi formée, le magasin : eau et caisses de cartouches de réserve; l'antenne de la sans-fil; la tente du capitaine, la seule qui ait été emportée, les lieutenants se contentant de deux toiles de tente réglementaires couvrant vaguement leur trou individuel.

A la nuit, les trois cents chameaux du Groupe Nomade sont rentrés du maigre pâturage, où, depuis l'aube, sous la protection de deux sections, ils ont erré à la recherche des rares herbes qui poussent péniblement entre les cailloux de la Hamada et Haricha. Chacun maintenant est baraqué derrière la place du tirailleur qui le monte, et le seul bruit qui trouble la tranquillité de la nuit est le ronronnement monotone de leur rumination, troublé de temps en temps d'un rauque blatèlement; une couverture, ficelée sur la bosse qui a déjà bien fondu aux privations subies depuis Araouan, les protège du froid de la nuit : depuis plusieurs jours le thermomètre du toubib marque chaque matin de -2 à -4, et le vent souffle sans arrêt.

Les sentinelles marchent de long en large ou piétinent sur place pour se réchauffer, sanglées dans leur djellabah brune par le ceinturon et le baudrier porte-cartouches de cuir rouge. Comme chaque soir tout au long de l'année, toutes les armes, depuis le crépuscule, sont prêtes à faire feu à la première alerte : mousquetons chargés, une bande dans les couloirs d'alimentation des mitrailleuses, une boîte-chargeur sur chaque fusil-mitrailleur : il suffira aux tireurs d'appuyer sur les détentes pour déclencher immédiatement le feu de douze fusils-mitrailleurs et des deux mitrailleuses du Groupe Nomade.

Une seule lumière dans la nuit, filtrant de la tente du Capitaine : trois officiers jouant au bridge avec lui, attendent l'heure du réveillon : le docteur et deux des lieutenants; les deux autres, fatigués par leur journée de garde au pâturage, dorment dans leur trou. L'un de nous ira les réveiller quelques instants avant minuit, pour que, tous ensemble, nous célébrions cette fête de Noël, bien pauvrement, mais fidèles malgré tout, malgré l'éloignement, le froid et le danger, aux souvenirs des arbres de Noël et des crèches de notre enfance; pour l'un de nous, ce sera le premier Noël passé hors de France, loin de chez lui.

Minuit moins le quart; le Capitaine lance deux fusées éclairantes à parachute pour annoncer l'ap-



proche de l'adversaire; effrayés, les chameaux s'agitent un moment puis reprennent leur éternelle rumination. Je me précipite réveiller les deux camarades qui bougonnent dans le froid et courent s'abriter dans la tente. Mais je suis chef de popote et mon rôle commence maintenant, rôle difficile en un tel jour avec les maigres ressources dont je dispose : plus de farine depuis trois jours, deux touques de 25 kgs ayant été perdues en cours de route avec deux caisses de vin; hier nous avons essayé de faire du pain avec de la farine de baobab achetée au Ksar; cela a donné une pâte grisâtre immangeable; plus de vin; en fouillant le fond de la caisse popote, j'ai réussi à mettre sur pied un menu qui n'a aucun rapport avec les menus traditionnels d'une pareille fête : morue frite, poulet froid, galettes de riz; comme boisson, du chocolat.

Je m'affaire avec le cuisinier autour du feu de crottes de chameaux : à minuit précise, je me précipite sous la tente avec mon plat de morue, et nous nous mettons à table; la morue est immangeable : elle dessale depuis deux jours, mais l'eau de Taoudéni est tellement salée que la morue est plus salée qu'avant. Les dormeurs vite réveillés et réchauffés se sont mis à l'unisson des joueurs de bridge, fort excités par une partie épique où les demandes inconsidérées du capitaine ont fait rugir le docteur. Les hurlements de tous, cette fois, accablent le malheureux chef de popote pour sa morue salée : je calme le plus ardent en lui rappelant son riz au gras à la vanille!!! et la gousse de vanille jetée après un seul usage!!! et les autres en faisant apporter le poulet; venu de l'élevage du Ksar, il est étique, mais mangeable. Le chocolat à l'eau, lui, n'est pas salé, car je lui ai consacré une partie des quatre litres d'eau de Tellig de notre ration quotidienne. Les galettes de riz sucrées sont ce qu'elles sont toujours : une des cent manières plus ou moins agréables d'accommoder le plat de riz bi-quotidien.

Les estomacs calmés, et la table dégarnie, l'animation tombe peu à peu, et chacun, mélancolique, pense avec quelques regrets aux réveillons passés qui suivaient dans les villages et dans les villes la messe de minuit écoutée en famille; pour les uns, cet heureux instant reviendra dans un an; pour les autres, les derniers arrivés, dans deux ou même trois ans.

Mais il faut penser à demain, ou plutôt à tout à l'heure : à l'aube deux de nous doivent aller avec leur section assurer la protection du pâturage; un autre en corvée d'eau à Tellig pour faire le plein avant le départ proche vers le Sud, où, patrouillant le long de la ligne de puits par lesquels on accède à l'Azaouad, le Groupe Nomade continue sa mission de protection des tribus soumises à la France.

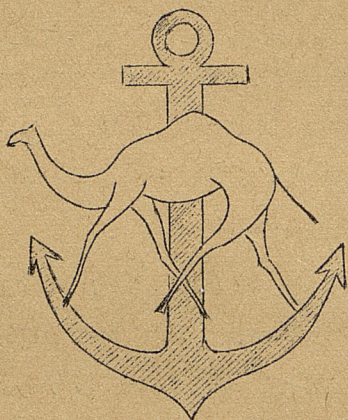
Nous laissons le capitaine sous sa tente et regagnons nos trous, pour y dormir les quelques heures



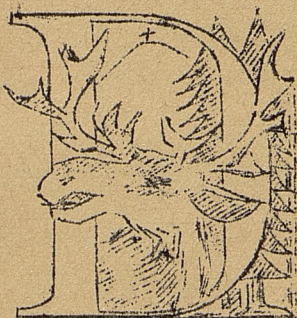
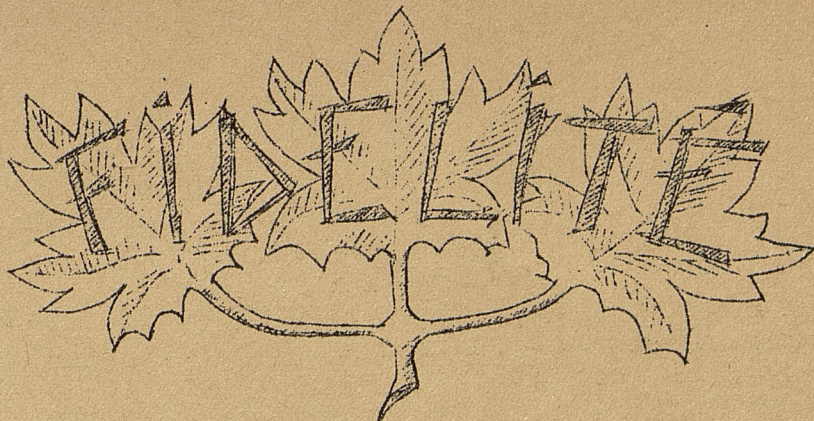
qui nous séparent du jour; celui de nous qui est de quart, enveloppé dans son burnous, fait le tour du camp dans la nuit étoilée, et, pendant deux heures, rêve aux joies des réveillons familiaux qu'il connaîtra de nouveau quand il aura quitté ce pays désolé et perdu.

Pays désolé et perdu, où, six mois passés en France, dégoûté de la vie monotone qu'on y mène, il fera tous ses efforts pour revenir y dépenser sa jeunesse dans une vie primitive, mais active et propre.

Capitaine J.P. DURAND-GASSELIN.







Depuis trois jours, sans trêve ni repos, le blizzard soufflait et les flocons d'une neige épaisse et drue se précipitaient à l'assaut du Mont Royal, comme s'ils avaient voulu, en l'ensevelissant, étouffer toute la ville ! Le Grand silence d'hiver s'était emparé du port. Plus de grues grinçantes, plus de sifflets et de sirènes se répondant l'un l'autre, et se souhaitant bon voyage ! Là - bas le Saint Laurent avait revêtu sa parure d'hiver, immense champ de neige où les tourbillons furieux s'écrasaient, se reprenaient ou se tordaient sous l'action du vent, tels d'immenses serpentins.

Toute la vie s'était concentrée dans la rue Sainte-Catherine. Nombreux et rapides, aux sons de leurs grelots les traîneaux glissaient. De 30 milles à la ronde, de Sault Ste-Marie à St-Pancrace, de la Vert-Hutte au Gros-Bois, "ils étaient tous en ville, car Noël, c'est qu'une foé l'An. Ben sûr ! ils fallions de la candelle pour l'arbre, des fanfreluches pour la femme, des présents pour la descendance et les relatifs" - et chacun s'engouffrait dans tel ou tel magasin, ressortant peu après, les bras chargés de présents aux emballages multicolores.

De place en place, un cortège se formait. En tête, grave et pénétré de son rôle, un Père Noël rouge et blanc, barbu à souhait, agitait d'une main une cloche à vache.... et de l'autre quêtait pour les pauvres. Nous étions le 24 décembre, et chaque Canadien, qu'il fût "anglâ" ou "françâ", pensait à Noël et à ses réjouissances.

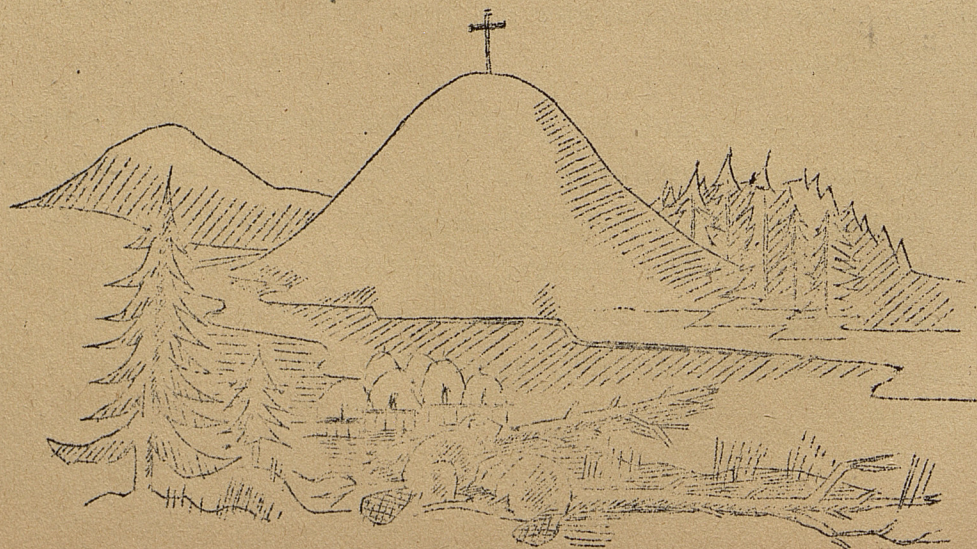


La tempête cessa vers le soir, et dans la nuit, seules trouaient l'immensité blanche, les fumées des foyers qui s'envolaient toutes droites vers le ciel. Tout à coup, une cloche, puis deux, puis dix appelèrent de leurs grosses voix les croyants épars. Notre-Dame et sa Crèche, dont tous les personnages furent sculptés par des Indiens Peaux-Rouges convertis, St-Jean, St-Louis des Français, où est encore conservé un étendard fleur-delysé, brillaient de mille feux.... et bientôt tout un peuple de fidèles, dont bien peu connaissaient la France, entonnèrent le vieux cantique : "Il est né le Divin Enfant".

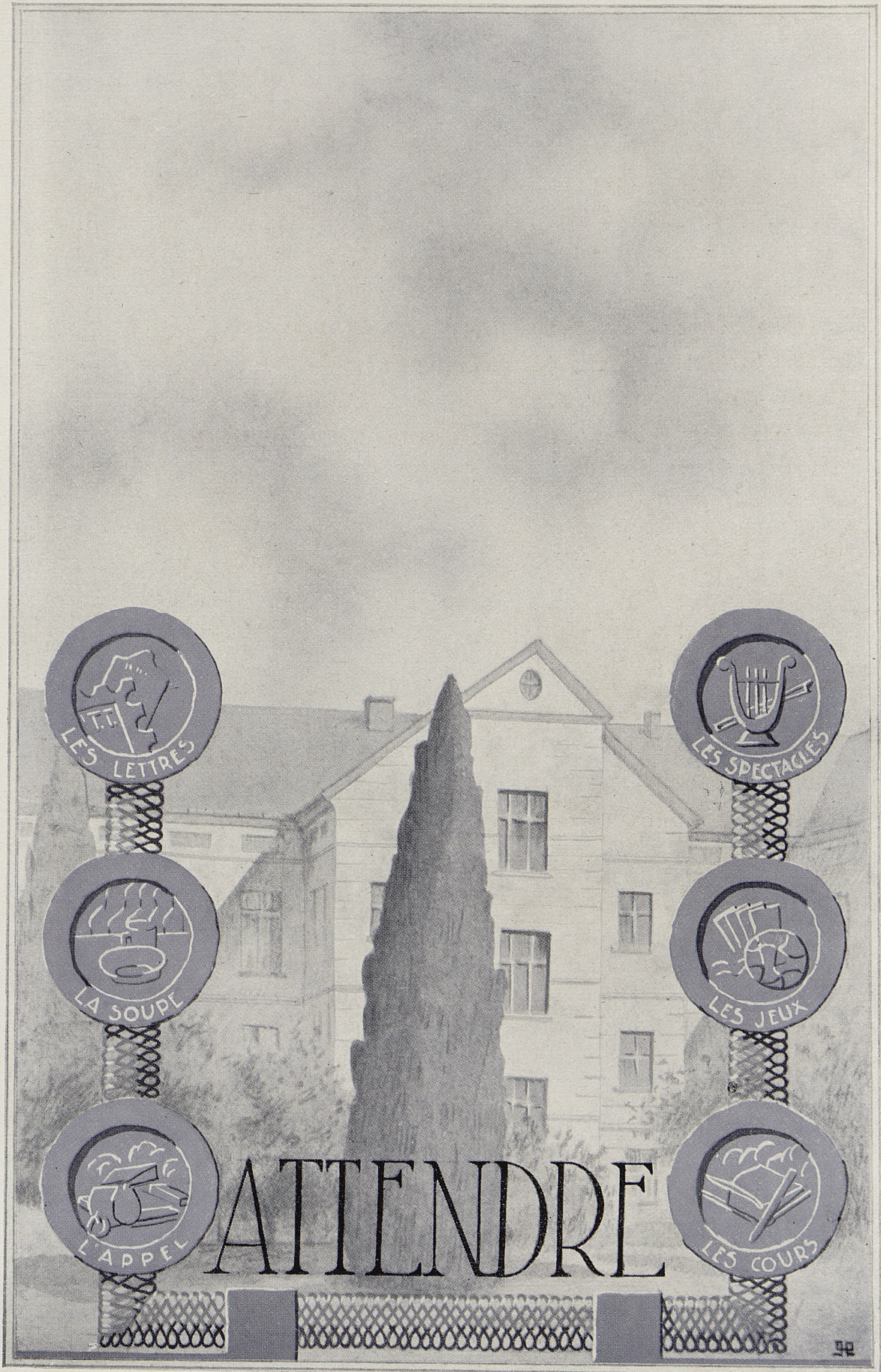
Là-bas, vers l'Est, au delà des glaces des mers, dans l'ancienne Mère-Patrie, des millions d'autres chrétiens chantaient à la gloire de l'Enfant-Dieu ! Mais se doutaient-ils que, si loin, le souvenir du passé demeurerait si vivant ?

"Ite missa est". Une longue procession de traîneaux glisse maintenant dans la nuit aux sons aigrelets des clochettes d'attelages. A quelques pas de nous la façade illuminée de la "Presse de Montréal" scintille dans la nuit; non loin de là, le "Kit Cat Club" nous rappelle brutalement l'Amérique nouvelle; une bouffée de musique nous parvient d'un Grand Hôtel voisin, tandis que, planant sur la grand'ville, tel un immense astre lumineux, la haute Croix du "Mont Royal" veille sur la Paix de tous.....

Lieutenant R.P. de FOMMERVAULT









# NOEL

## chez les chiffonniers

Les Parisiens qui sont quelquefois sortis par la porte de Vincennes connaissent, sur la gauche de l'Avenue, un pittoresque petit marché d'autos d'occasion qui offre, aux amateurs, des véhicules parfois étonnants de vétusté. Savent-ils que, derrière ce marché, s'étend presque jusqu'à la porte de Montreuil et sur le terrain des anciennes fortifications, une de ces cités lépreuses qui sont la honte des grandes villes modernes ? Là, dans de vieilles roulottes, dans des baraques construites à grand renfort de bidons et de planches pourries, sans eau, sans électricité, sans autre voirie que des sentiers boueux, vit une population étrange et misérable, dont le fond est composé par des chiffonniers, mais qui comprend aussi des représentants de ces mille métiers imprécis, et parfois inavouables, qui s'exercent à la périphérie de la capitale.

La promiscuité, la saleté, pour certains l'état de véritable sauvagerie où vivent ces pauvres gens défient l'imagination. Les conditions dans lesquelles poussent au hasard des centaines d'enfants malpropres est un des spectacles les plus attristants de tous ceux qu'offre cette cité de cauchemar.

C'est là que j'ai passé une impressionnante nuit de Noël en 1937. En effet, les Scouts de Paris, au moins certains groupes d'ainés, les Routiers, ont pris l'habitude d'organiser le soir de Noël une veillée et une messe de minuit en des endroits, où, sans leur initiative, cette nuit-là serait une nuit comme les autres.

Cette année-là, tout s'était passé pour la préparation suivant le plan habituel. Depuis un mois, quelques Routiers étaient passés dans la Cité, pour annoncer la chose. Le matin du 24, ils avaient été aux Halles pour demander (demandes toujours bien accueillies) des légumes et des poissons invendus. D'autres avaient véhiculé dans la journée tout ce qu'on avait pu réunir de jouets, de lainages, de tabac, et, l'après-midi, on avait commencé à monter l'arbre de Noël, dans le hall désaffecté d'une fabrique située en bordure même de la zone. Le programme était simple. Dès huit heures du soir (pas plus tard sans quoi une partie de la population aurait été se coucher sans attendre) on commencerait une veillée (jeux pour les enfants, chants, histoires) qui nous conduirait vers dix heures trente. A ce moment nous



donnerions un mystère de Noël, suivant un thème devenu classique parmi nous : l'annonce aux bergers, la marche vers Bethléem, l'adoration des bergers, à laquelle se mêlerait notre propre adoration et celle de nos spectateurs, l'arrivée des Rois-Mages, et le mystère se terminerai juste à temps pour nous permettre de monter l'autel pour la messe. Puis on dépouillerait l'arbre de Noël et distribuerait les jouets, les vêtements et les victuailles.

Tout cela demandait un gros travail de préparation, accompli au milieu d'une nuée de gosses, impossibles à éloigner, et qui d'ailleurs nous serviraient d'agents de propagande.

Un dîner froid hâtivement avalé, et déjà nos clients arrivent, un peu méfiants, étonnés, mais avant tout curieux et louchant vers l'arbre de Noël et les paquets préparés dans le fond du hall. Grâce aux enfants, l'atmosphère se dégèle; le dynamisme, la gaieté, la bonhomie de celui qui mène la veillée font le reste; mais que d'incidents pittoresques! Nous avons les quelques ivrognes traditionnels, qu'il faut pacifier et faire taire; nous avons deux mégères qui se prennent aux cheveux pour une question de préséance et qu'il faut séparer.

Voici maintenant le Mystère. Nous l'avons préparé avec tous nos soins; rien ne nous a paru trop beau pour notre public; les costumes sont jolis de couleurs, le décor de la crèche est harmonieux; notre mission est d'apporter de la joie et de la beauté, ce soir, et aucun détail n'a été laissé au hasard. L'archange explique aux trois bergers (et à travers eux à tout notre auditoire) ce que c'est que Noël et cette nativité de Rédemption. Son langage est simple et parfois pittoresque, et brusquement nous sentons que "ça accroche"; les spectateurs sont pris, et c'est un remous d'admiration quand le rideau s'ouvre sur la crèche. L'Enfant Jésus n'est pas une poupée, c'est un enfant de deux mois pris dans l'assistance au grand orgueil de la mère, et seule la Cheftaine qui tient avec émotion le rôle de la Vierge s'apercevra que le pauvre petit sent abominablement mauvais et qu'il s'est oublié sur sa belle robe bleue. C'est dans une atmosphère familiale et enthousiaste (et très riche en odeurs fortes...) que le prêtre annonce la messe de minuit.

Le grand moment est arrivé. Le prêtre est au bas de l'autel. D'eux-mêmes, les hommes ont ôté leur casquette, cette casquette éternellement vissée sur la tête. J'ai rarement vu une messe suivie, des chants écoutés, avec tant d'attention. Quels souvenirs d'enfance, quels visages oubliés, quelles images du village natal, quels rappels de traditions perdues, cette messe ne fait-



elle pas naître dans ces coeurs simples ? Noel, avec toute sa puissance mystique opère dans ces âmes. Au moment de l'Élévation, un grand silence plane, rempli seulement par les ronflements d'un ivrogne qui a fini par s'endormir sous un banc. La messe se termine dans une véritable ferveur, et nous sentons bien que nos hôtes d'un soir n'y ont pas assisté en simples curieux, mais y ont un peu participé; ce souvenir demeurera, avec son aspect de grande fête chrétienne, avec sa signification d'espérance et de douceur.

Maintenant que la messe est finie, c'est la distribution des jouets et des cadeaux. Il y faut de l'ordre et de la poigne, sans quoi nous serions débordés. Les enfants d'abord.... certes les jouets que nous avons pu recueillir ne sont pas tous magnifiques, mais chacun d'eux fait briller de convoitise tous ces petits yeux. Il faut guider des choix hésitants, et faire une police sévère pour arrêter des combats qui s'engagent, car certains gamins entreprenants tentent de s'approprier les jouets qui leur plaisent, ou qu'ils ont dédaignés au moment de les choisir, mais qui leur font envie maintenant qu'ils les voient en des mains étrangères. Puis c'est la manoeuvre dont nous avons bien l'habitude : devant nous défilent les débrouillards, qui d'une voix lamentable revendiquent un jouet pour le petit frère ou la soeur malade qui n'a pu venir; mais nous sommes assez riches en cadeaux pour nous prêter à cette combinaison, aimant mieux le risque d'être un peu roulés que celui d'oublier quelqu'un. Au tour des grandes personnes... il y a du tabac pour les hommes; quant aux vivres et aux lainages, la chose est faite sérieusement. On a préparé les paquets pour les familles suivant leurs besoins, avec une réserve pour les réclamations; si bien que la distribution se termine à la satisfaction générale.

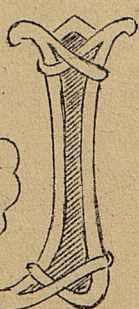
Maintenant ils sont partis... et le grand hall est vide, vide de ces trois cents amis de quelques heures. Le prêtre dit pour nous les deux dernières messes. Un bouillon chaud largement mérité... et nous regagnons Paris. Il n'y a pas de neige, mais un verglas à se rompre le cou. Le ciel est plein d'étoiles; il est trois heures du matin. En ce moment, il y a des gens qui achèvent leur réveillon dans les boîtes de nuit, avec des accessoires de cotillon et du champagne. Ceux-là n'ont pas eu vraiment leur Noel, et nous rentrons, fatigués, mais si riches de belles choses, si sûrs d'avoir été, dans cette cité misérable, bien proches du petit enfant de Bethléem.

Capitaine DURIEZ-MAURY.

---:---:---:---

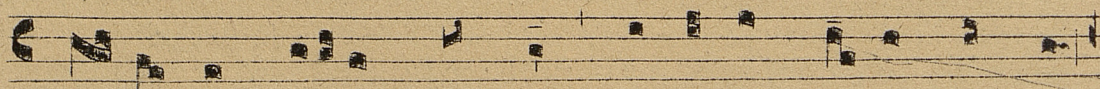


# Liturgie de Noël



e suis le mouvement de l'office, tel qu'il aura lieu ce Noël à notre chapelle de Weidenau.

La première antienne des matines n'ose pas se précipiter ou glisser allègrement sur la portée grégorienne comme le fera la seconde : la majesté de l'éternelle filiation du Verbe l'arrête au moment même qu'elle va louer son Incarnation. Elle se fera même plus grave encore pour laisser la parole au Père : "moi, aujourd'hui, je t'ai engendré".



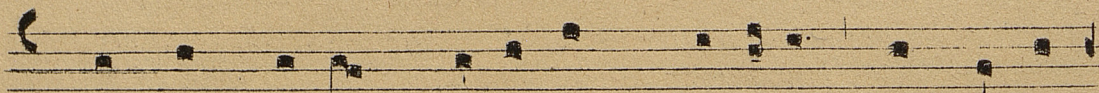
Do-mi-nus di-xit ad me : Fi-li-us me-us es tu,  
(Le Seigneur m'a dit : tu es mon fils,



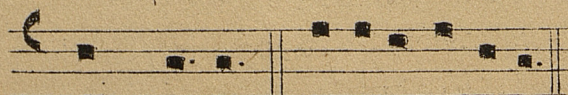
e-ge hó-di-e gé-nu-i-te. E u o u a e.  
aujourd'hui, je t'ai engendré).

Alors, éclatera le premier psaume des matines qui relève le défi des nations et clame la puissance du Messie.

C'est sous la réserve de cette attitude que la deuxième antienne, reposante et légère, déploiera sa fraîcheur sur une portée toute simple :



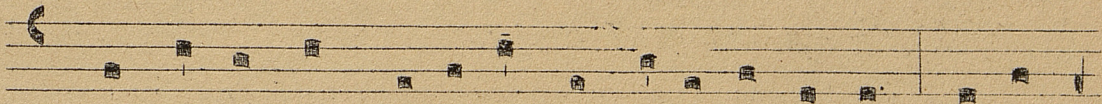
Tanquam sponsus Dómi-nus pro-cédens de thá-la-  
(Le Seigneur est comme un époux qui sort de la



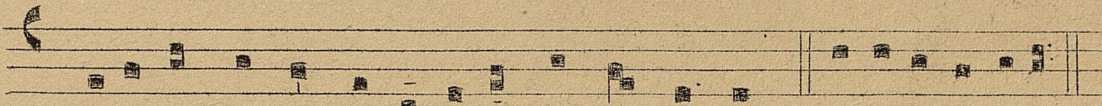
mo su-o. E u o u a e.  
chambre nuptiale).



si bien que la grâce enfantine de la troisième pourra résumer et contenir les deux impressions :



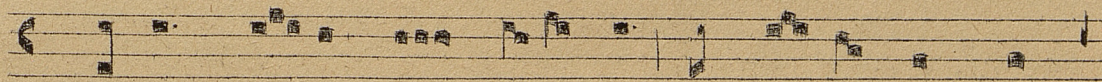
Dif-fú-sa est grá-ti-a in lá-bi-is tu-is, proptér-  
(La grâce est répandue sur tes lèvres, c'est pour-



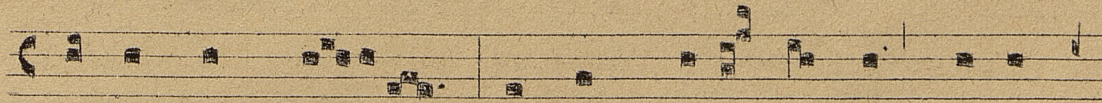
e-a be-ne-di-xit De-us in ae-térnum. E u o u a e.  
quoi le Seigneur t'a béni à jamais).

Je les note toutes les trois, en priant les profanes, qui n'auraient pas confiance dans le sens éminemment mystique de l'oreille, de se consoler par la signature de l'article et de suivre seulement des yeux le mouvement de la pensée, comme, dans le texte, la sinuosité des notes.

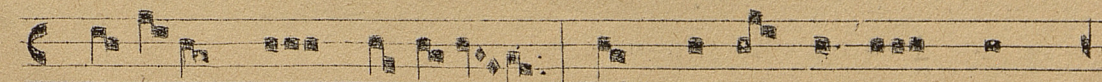
Or, ce que l'on saisit, dès l'abord, dans l'ouverture des matines, on continue de le retrouver dans les trois messes de Noël. Leur composition est complémentaire. Même solennité que devant dans le premier introit, même détente dans le second. Et je ne résiste pas au plaisir de rapporter intégralement le troisième, pour y trouver avec vous, s'appuyant sur un rythme divers, les deux nuances que nous avons dites, mais fondues désormais en un seul mouvement, comme la nature divine et la nature humaine de l'Enfant-Dieu s'harmonisent en l'unique personne du Verbe.



Fu-er na-tus est no- bis, et fi-li-us de-  
(Un enfant nous est né, et un fils nous a

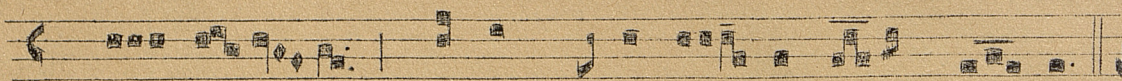


tus est no- bis : cu-jus impé-ri-um super  
été donné : il porte le sceptre sur son é-

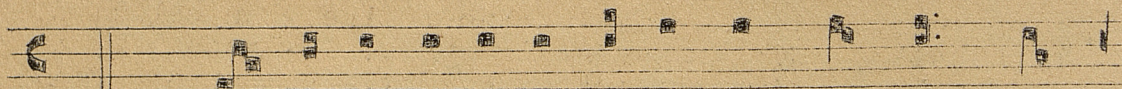


hú- me- rum e- jus : et vo-cá-bi-tur no-  
paule. Et il sera appelé du nom de messa-

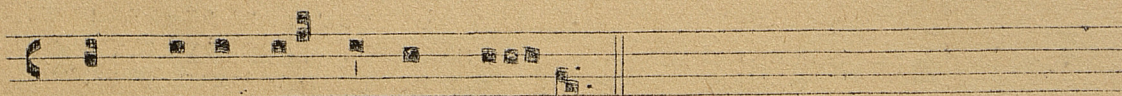




men e- jus, magni consi-li- i An- ge- lus.  
ger du grand conseil.



Ps. Can- tá-te Dómi-no cánti-cum no- vum : qui-  
Adressez au Seigneur un cantique nouveau: car



a mi-ra-bí- li-a fe- cit.  
il a fait des miracles).

Que la portée grégorienne ne vous surprenne pas. Chaque barre qui coupe entièrement la portée limite une phrase. La clé est de do. La première note est un sol.

Mais admirez le cri que portent les trois premières et l'accent de joyeuse suavité qu'elles confèrent au premier mot : PUER (un enfant). La voix se prolonge, claire et heureuse, sans s'attarder toutefois, car la nouvelle est frémissante mais d'un seul jet. La deuxième fraction détaillera davantage dans un parallélisme presque rigoureux, mais qui n'est sans nuances nouvelles, ni dans la pensée, ni dans le rythme.

Or, voici le contraste dès la seconde phrase. La mélodie sera plus grave, hormis sur une note : "imperium". "Mon joug est suave et mon fardeau léger", dira le Choriste. Humainement, c'est le mot le plus lourd. Oyez avec quelle docilité au dogme, le chant l'écure, l'aère, l'allège jusqu'à lui faire atteindre sans effort la note la plus élevée du morceau. Remarquez également qu'il ne s'y attarde pas plus que l'envol de l'oiseau à un point de l'espace. Ce serait nier la vie dont l'empire du Christ est faite. Car la puissance est dans la vie et la vie est légèreté.

Aucun essoufflement aussi bien, mais comme l'épanouissement, dans la suite, d'avoir atteint un sommet, la sérénité d'une voix qui a pris conscience. C'est le nom à donner à ce jeune maître, qui dise son pouvoir et sa délicatesse, sa grâce et sa majesté, qui nous charme et qui nous confonde. De telle sorte que, jailli dans un élan, l'introït s'achève dans l'admiration et dans le respect. "Et il sera appelé de ce nom, l'Ange du Grand Conseil".



Je m'excuse de m'attarder au chant. Veuillez y trouver au besoin plus d'inconscience que de prétention. Mais, je ne pouvais m'abstraire d'un esprit de messe chantée. Car, dans la liturgie, la messe est au centre et la grand-messe est au sommet. Le Christ fait oeuvre collective. Plus la piété est communautaire et s'exprime unanimement, plus elle est vraie. Il faut souhaiter la piété privée, mais elle ne suffit pas.

Que s'il me fallait borner maintenant au texte pur, je comparerais les raisons, les épîtres ou les évangiles. Poursuivant le dogme, l'une par l'autre nous renverrait de la grâce enfantine à la majesté de Dieu - empêchés d'éclairer les mystères mais indociles à les trahir.

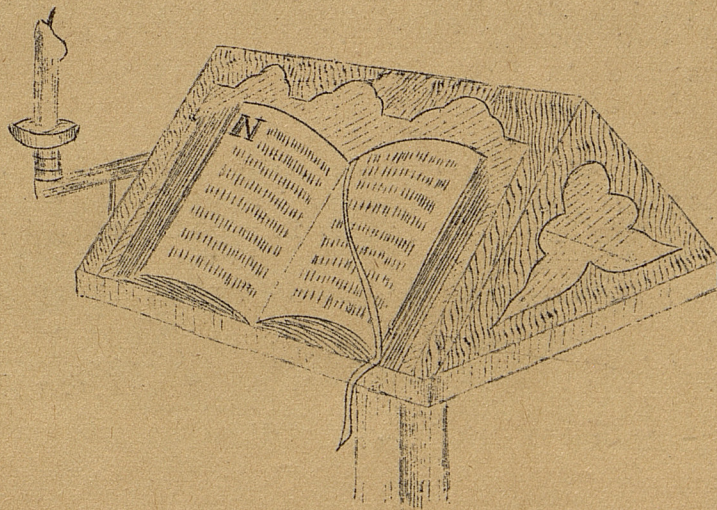
A la première messe, c'est, par l'évangile de St Luc, couleur temporelle et locale. A la troisième, c'est contemplation d'éternité et pénétration mystique. Attention cependant. Car, même dans le détail le plus concret de Luc, une lumière éternelle irradiera.

Avec le regret d'avoir négligé les vêpres, et leur hymne, elle aussi pleine de grâce et de majesté, je vous renvoie à la messe de minuit pour y mieux penser.

Il importait d'indiquer rapidement comment la foi priante qu'est la liturgie ne se pouvait déprendre du mystère et comment à son tour il la nourrissait. La vie chrétienne est-elle autre chose que cette proximité divine, ou, plus étroitement, l'intime possession, dont je n'ai pas à dire l'espoir et l'amour,

de Dieu lui-même ensemble qu'éternel.

Lieutenant THERON.





# AVANT-PREMIERES

**E**trange pouvoir que celui que donne à un homme sur les autres hommes un parchemin délivré par la Faculté. "Virtutem et puissanciam medicandi... taillandi, coupandi et occidendi impune per totam terram" disait déjà Molière. Le Docteur Knock, plus habile que Diafoirus, est un partisan résolu de la diminution de la mortalité : "Malgré toutes les tentations contraires proclame-t-il, nous devons travailler à la conservation du malade".

▣ Qu'ils sont petits, petits, les clients de Knock, comme ils tournent entre ses mains expertes, tournent, tournent comme des marionnettes ! Une telle disproportion n'est pas faite pour déplaire au Monsieur-à-qui-on-ne-la-fait-pas. A celui qui a tant soit peu éprouvé la Puissance Médicale, ce tableau si grossi de ses propres tourments donnera l'occasion de rire de lui-même : c'est la meilleure leçon du théâtre comique.

▣ Tout a été dit sur le "Knock" de Jules Romains, que nos comédiens préparent pour le premier Janvier, sous la direction de Caillet (qui incarnera, on s'en doute, le célèbre charlatan). Nous reverrons avec plaisir cette pièce déjà classique. Qui de nous, en effet, n'a pas en mémoire les répliques de cette étincelante comédie ? Qui ne l'a pas vue au moins une fois, quand bien même que ce ne serait qu'au cinéma, sans la "présence réelle" ?

▣ On a dit - c'est peut-être une légende - qu'à la création de "Knock" à la Comédie des Champs-Élysées, en 1923, Louis Jouvet s'était servi, pour figurer au premier acte le vétuste tacot du Docteur Parpalaïd, de la Ford qui avait trébuché dans leurs pérégrinations héroï-comiques les amis du jeune agrégé Louis Farigoule, modèles des "Copains". Vraie ou fausse, cette histoire m'enchanté : pouvait-on rêver pour "Knock" meilleur tremplin que cette guimbarde gardant l'écho des rires d'une saine jeunesse devant des ridicules éternels.

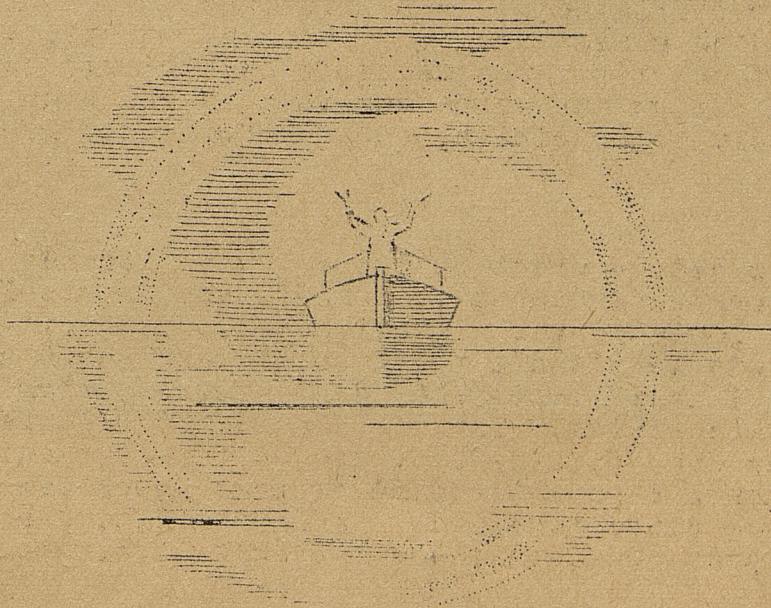


Le "Noé" d'André Obey, qui procède d'une conception théâtrale diamétralement opposée, mérite à bien des égards de survivre, lui aussi, à la production dramatique courante des vingt dernières années. Gignoux, dirigeant et animant une troupe de jeunes, nous prépare pour Noël des représentations de cette oeuvre magnifique. Créé en 1931 au Théâtre du Vieux-Colombier par la Compagnie des Quinze, "Noé" vient d'être repris à la Comédie-Française : ce n'est pas, on le verra, son seul titre d'actualité.

■ Pour ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de voir "Noé" à la création, l'histoire de l'Arche peut sembler un sujet bien mince et surtout bien peu scénique. Qu'on n'aille pas imaginer quelque mascarade de patronage ou quelque Chantecler bien-pensant : sur la donnée biblique, Obey a construit une oeuvre ample et forte, qui ne vous lâche plus quand elle vous a pris.

■ Le père Noé, seul maître à son bord (après Dieu), parle le langage direct et dru d'un paysan de chez nous : le langage populaire évolue rapidement et c'est peut-être par là que la pièce d'Obey risque de vieillir. Mais ceci n'est qu'accessoire : les sentiments qu'elle fait naître et vivre chez le spectateur seront toujours proches des nôtres, tant qu'il y aura sur la terre des hommes qui luttent, des hommes qui peinent, mais dans la Foi et dans l'Espoir.

Lieutenant P.H. BENOIT.









CONNAITRE, AIMER, SERVIR.

Il y a quelque chose de changé.

Depuis les premières conférences du cercle "Maréchal Pétain", nous voyons se dessiner les traits de la France nouvelle. De jour en jour, nous connaissons mieux la renaissance de la Patrie.

Mais ce travail de pure information ne saurait nous suffire : l'atmosphère même de notre vie quotidienne doit être pénétrée de l'esprit de la France nouvelle.

Vous avez participé au concours de décoration des chambres. Visitez le camp, admirez les réussites dues à l'ingéniosité de nos camarades, comprenez surtout quelle somme de confiance et d'espoir représentent ces décorations groupées autour du portrait du Maréchal.

Une manifestation plus ample: "Exposition de la France nouvelle", fera, sous une forme frappante, connaître les étapes et les buts de la Révolution Nationale. Songez, dès maintenant, à y collaborer.

Affermir la conviction, rallier les hésitants, forger, dans ce camp, l'unité, au même rythme qu'en France, telle est l'entreprise qui exige le concours ardent et enthousiaste de tous les Français de Weidenau.